

C A H I E R

Cinéma Page C3
Musique classique Page C6
Disques Page C7
Danse Page C9
Télévision Page C9
Agenda culturel C10
Arts visuels C12

T H É Â T R E



Une bête de scène s'attaque à Lorca

Marie Tifo campe le rôle-titre de *Yerma* au Rideau Vert

GILBERT DAVID

Tout le monde conviendra que la comédienne Marie Tifo est d'une race à part, avec cette intériorité incandescente, cette vibrante simplicité et cette beauté sauvage qui sont l'apanage des bêtes de scène. Mais il se trouve que le cinéma et la télévision la disputent aux planches. Il faut donc se résigner à la voir moins souvent au théâtre. Malgré tout, peut-on vraiment en vouloir à Marie Tifo de se garder en réserve pour, le moment venu, s'engager dans la course de fond qu'est la création d'un personnage tragique au théâtre? C'est ce que laisse espérer la production de *Yerma* qui prend l'affiche mardi prochain au Théâtre du Rideau Vert. Car le metteur en scène Guillermo de Andrea n'aurait pas pu trouver meilleure interprète pour défendre le rôle-titre de cette tragédie — aux forts accents lyriques — d'une femme prise au piège d'un mariage stérile, qu'écrivit le dramaturge et poète Federico Garcia Lorca en 1934, pour dénoncer une Espagne qui étouffait sous le poids du conservatisme.

À la scène, mais aussi à la ville comme je m'en suis rendu compte instantanément, on ne peut qu'être touché par l'authenticité de cette femme nature qu'est Marie Tifo. Le petit restaurant de quartier où nous avons rendez-vous à l'heure du lunch est bondé... et très bruyant. «Faut-il rester là?», s'inquiète-t-elle dès son arrivée. La salle de répétition du Rideau Vert n'est qu'à deux pas et, suggère-t-elle, on pourrait aller s'y réfugier. Mais nous devons attendre le photographe, et en quelques minutes à peine nous sommes de toute façon complètement absorbés dans notre conversation, en rien importunés par ce qui se passe autour.

La comédienne a joué d'innombrables personnages au théâtre, pour le petit et le grand écran. Elle n'a jamais chômé depuis ses débuts à Québec il y aura bientôt vingt-cinq ans. Durant les dix premières années de sa carrière, le théâtre l'a acaparée, et elle s'est ainsi jetée, tête baissée, dans une cinquantaine de productions, pour la plupart au Trident. En 1978, l'interprétation de la mère dans *Les Bons Débaras*, le scénario de Réjean Ducharme réalisé de main de maître par le regretté Francis Mankiewicz, lui vaut tous les éloges et plusieurs prix. Entre 1980 et 1992, elle tourne dans pas moins de seize productions cinématographiques, dont *Pouvoir intime*, d'Yves Simoneau en 1985, *Kalamazoo* de Marc-André Forcier l'année suivante, et *T'es belle Jeanne* de Robert Ménard en 1987, film pour lequel elle mérite le Prix Gémeaux de la meilleure comédienne en 1989.

Depuis une douzaine d'années qu'on la voit régulièrement à la télévision — présentement, et pour une deuxième année consécutive, elle est l'entrepreneuse Mme Blondeau du téléroman *Montréal PQ* de Victor-Lévy Beaulieu — Marie Tifo ne joue plus au théâtre qu'une ou deux

VOIR PAGE C 2: YERMA

LES ARTS

Duke sans Ellington

Quelle drôle d'histoire! Il y a peu de temps, l'étiquette Pablo décidait de sortir un chef-d'œuvre que le cœur de la formation de Duke Ellington, amené par l'immense saxophoniste Johnny Hodges, a enregistré à Berlin parce que le patron de la plus formidable machine à swing de l'histoire les avait plaqués à Paris...



Johnny Hodges partageait avec Duke Ellington une certaine passion pour le Beaujolais.

PHOTO HERMAN LEONARD

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

E

En 1961, Edward Kennedy Ellington, fils d'un maître d'hôtel de la Maison-Blanche, séjournait dans la capitale des fins menus pour les besoins du film *Paris Blues*, à titre de compositeur de la bande sonore, ainsi que pour la pièce *Turcaret* représentée au Palais de Chaillot.

Il était à Paris. Ses musiciens aussi. Il était ravi. Il était heureux. Ses musiciens, eux, n'étaient pas contents. Pas du tout contents. Même qu'ils étaient de très mauvais poil. La troupe râlait. Sam Woodyard, le batteur, grognait. Lawrence Brown, le tromboniste, maugréait. Ray Nance, le trompettiste et violoniste, était déprimé. Un vent de fronde soufflait très fort. Très très fort.

Tout, c'est-à-dire le vent de la fronde, avait commencé à New York. Plus précisément au bar The Turf, situé sur Broadway. Ils s'étaient réunis là parce qu'ils estimaient que Duke Ellington venait de leur faire une arnaque coûteuse. Si onéreuse qu'ils ne parvenaient pas à la digérer. Selon le calendrier fixé par le grand chef, ils devaient jouer à Paris avant de reprendre illico la direction de Boston où un engagement de quinze jours les attendait.

Mais voilà, Ellington avait omis de leur mentionner qu'il avait signé un contrat avec les producteurs de *Paris Blues* et de *Turcaret*. Les patrons du club Storyville de Boston ayant été mis au parfum, ils décidèrent de renvoyer aux calendes grecques l'engagement en question. Et qui dit

VOIR PAGE C 2: DUKE

Dernier week-end!

55

Riopelle

Michel Tétreault Art International

Hâtez-vous!

55

Riopelle

Michel Tétreault Art International

878-ARTS

55

Riopelle

Michel Tétreault Art International



Souscrivez maintenant au catalogue

Riopelle: Œuvres vives

offert à prix réduit pendant l'exposition *L'Hommage à Rosa Luxembourg* présentée jusqu'au 7 novembre 1993 chez Michel Tétreault Art International

Prix régulier: 70\$ Offre de lancement: 55\$

Pour commander votre catalogue Riopelle: Œuvres vives

Éditions Riopelle-MTAI
55, rue Prince
Montréal (Québec) H3C 2M7

Chèque (ci-inclus) ☐
À l'ordre de: MTAI

CETTE OFFRE
SPECIALE
SE TERMINE
DEMAIN!

LES ARTS

SUR SCÈNE

IVANOV

Une grande mise en scène de la première pièce — jamais encore jouée à Montréal — du dramaturge russe Anton Tchekhov. Cette production, signée par le metteur en scène Yves Desgagnés, fait figure d'événement dans la saison théâtrale. Dans une magnifique scénographie de Stéphane Roy, Desgagnés a parfaitement saisi l'esprit de Tchekhov qu'il sert avec un génie certain. Dans la distribution, Gilles Renaud, Patricia Nolin, Michel Dumont, Louise Turcot, Guy Provost, ont été touchés par ce génie et jouent Tchekhov comme on l'a rarement joué. À voir toutes affaires cessantes. À la Compagnie Jean-Duceppe.

NATURES MORTES

La première pièce d'un auteur dont il faut retenir le nom: Serge Boucher. Dans une ville de province, un garçon de 15 ans va fuir un milieu étouffant pour y revenir quelques années plus tard. Avec Pierre Rivard, Elise Guilbault et Roger Léger. La mise en scène est du dramaturge Michel Tremblay. Au Théâtre de Quat'Sous.

ANNABELLE ET ZINA

Un duel entre deux femmes au sujet du mari, mort, de l'une d'elles. Christian Rullier, jeune auteur français, ne casse rien avec cette pièce bon chic bon genre qui n'apporte rien de bien neuf dans l'évolution du théâtre. Le texte, à la limite de l'ennui, est servi dans une mise en scène mortifère de Jacques Lessard. Ça ne dure qu'une heure et quart, mais l'affaire est une «longueur» en soi. Au Café de la Place.

LE BOSSU DE NOTRE-DAME

Une production qui vient d'Ottawa, qui jouit d'un beau travail aux masques et costumes, mais qui relève du niveau amateur quant au jeu de la distribution. C'est une coproduction du Théâtre de la Grosse Valise et du Centre national des arts, mise en scène par un ancien du Théâtre du Soleil, Guy Freixe. L'adaptation du roman de Hugo est bien scolaire, sans le souffle théâtral qu'il fallait pour une telle matière. À la cinquième salle de la Place des arts.

JE VOUS ÉCRIS DU CAIRE

La nouvelle pièce d'un auteur important, Normand Chaurette, mais dans une mise en scène qui ne va pas à la cheville des enjeux du texte et qui fait sombrer dans le vaudeville ésotérique une matière autrement plus fine et plus grave. Alexandre Hausvater a bousillé la pièce de Chaurette. À éviter.

LA TRAGÉDIE COMIQUE

Ce soir, au Théâtre Palace de Granby, le comédien belge Yves Hunstad donne une représentation de sa Tragédie comique, un solo théâtral qui relève du sublime. Un personnage et son acteur dans un duel prodigieux. Mardi le 9 novembre, Hunstad sera à la salle Maurice-O'Bready de Sherbrooke.

Robert Lévesque

SUITE DE LA PAGE C 1

fois par saison. Son emploi du temps actuel, maintenant qu'elle habite la campagne près du mont Saint-Hilaire, lui permet de pratiquer son métier, tout en se réservant des périodes d'accalmie, loin de l'agitation urbaine, qu'elle voue à sa vie de famille, à la lecture et... à la culture en serres de plantes annuelles — une petite entreprise qu'elle vient d'acquiescer afin de se donner la liberté de n'accepter que les rôles qu'elle aime. On n'est jamais trop prévoyant dans le monde très changeant du spectacle...

Disponibilité totale

Au cours des deux derniers mois, l'horaire de la comédienne s'est obligatoirement fait plus chargé, alors qu'elle se préparait à incarner Yerma qui, avoue-t-elle, l'a poussée à se remettre en question comme interprète. «Il s'agit d'un personnage gigantesque, note-t-elle, et qui réclame de se laisser envahir entièrement. D'habitude, j'aborde un rôle en gardant une certaine distance, mais Yerma, à travers sa quête absolue, exige de moi une disponibilité totale, et je dois aller puiser très profondément en moi, là où se trouvent mes forces vitales. Avec Guillermo à la mise en scène, nous avons travaillé sur l'animalité du personnage, sur ce qu'il y a de primitif dans les relations entre un mâle et une femelle. Face à son mari, Yerma est une femme qui se meurt de soif, comme un champ qu'on aurait laissé se dessécher et qui est pourtant fertile.»

Garcia Lorca a écrit *Yerma* après *Noces de sang* (1933) et avant *La Maison de Bernarda Alba* (1936), sa dernière pièce qu'il ne verra jamais jouer, puisque, dans la nuit du 19

août de cette même année, il est lâchement assassiné par les sbires de Franco, aux premiers jours de la guerre civile qui allait conduire à une longue dictature. Il n'avait pas 40 ans. Poète tout autant que dramaturge, Lorca voyait en Yerma «l'image de la fécondité condamnée à la stérilité». À travers une action très économe, proche de la tragédie antique, l'auteur se concentre sur la figure de la femme opprimée, victime de la fidélité conjugale à tout prix.

«Yerma est un personnage révolutionnaire qui se révolte contre un monde qui nie la vie, affirme Tifo. Par son parcours initiatique, elle incarne un désir de liberté en magnifiant la maternité comme processus de création, elle est l'Espagne qui est empêchée de jouir et de créer. Son mari, c'est Franco.»

«Le théâtre doit s'imposer au public, et non le public au théâtre.»

Par ailleurs, la comédienne annonce un spectacle très épuré, dénué de tout folklorisme et dans lequel le flamenco accentuera la célébration païenne de la pièce de Lorca. Pour cet oratorio de la frustration charnelle, Guillermo de Andrea a réuni autour de Marie Tifo des comédiens de métier parmi lesquels on note les noms de Guy Thauvette, Françoise

Faucher, Hélène Loiseleur, Monique Spaziani, Denis Roy et Sylvie Legault. Le décor a été confié à Richard Lacroix, les costumes à l'incontournable François Barbeau et les éclairages à Michel Beaulieu. À sa création, *Yerma* avait remporté un immense succès, tant auprès du public populaire que des intellectuels, ce qui faisait dire à l'auteur que «le théâtre doit s'imposer au public, et non le public au théâtre». En programmant *Yerma*, Marie Tifo en tête, le Théâtre du Rideau Vert se montre tout à fait disposé à lui donner raison.

YERMA

Un personnage gigantesque



«Yerma, à travers sa quête absolue, exige de moi une disponibilité totale, et je dois aller puiser très profondément en moi, là où se trouvent mes forces vitales», explique la comédienne Marie Tifo.

DUKE

L'apothéose à Berlin

SUITE DE LA PAGE C 1

annulation dit chômage sans les prestations. Alors forcément, les camarades travailleurs du swing fait orchestre étaient enclins à fomentier la révolte.

Ils se rencontrent donc au Turf. Ça gueule fort. Ça se défoule. C'est dur.

La tournée improvisée

Heureusement pour Duke et les musiciens, Johnny Hodges, l'artiste de la note lobée, LE saxophoniste de la fluidité, est là. Surnommé *The Rabbit* parce qu'il adore, c'est très sérieux, les sandwiches bourrés de salade, Hodges calme le jeu. Il aplanit les angles. On l'écoute avec d'autant plus de respect qu'à l'interne, comme disent aujourd'hui les technocrates, il est considéré comme l'*alter ego* de Duke Ellington.

Il fait son laïus. Puis, il fait une promesse. En substance, Hodges dit à ses copains: «On va à Paris. Comme convenu on va jouer au Châtelet avec Duke. Puis pendant qu'il fera son cinéma, nous allons faire une tournée. Je vais trouver des engagements.» Dans son entreprise, Hodges fera preuve d'une motivation, d'un acharnement si évident que lui et Duke entretiennent une relation d'amour-haine depuis une trentaine d'années.

Contrairement à tous les autres chefs d'orchestre, Ellington faisait tout pour s'attacher la fidélité de ses musiciens. Il n'y a rien qu'il détestait plus que de voir un de ses instrumentistes le quitter pour rejoindre la formation



d'un Fletcher Henderson ou d'un Jimmy Lunceford. Ce qu'il aimait bien, c'était le genre d'accord tacite qu'il avait conclu avec Count Basie. Le genre: «Tu vas pas dans mes plates-bandes. Je ne vais pas dans les tiennes.»

Duke Ellington avait adopté cette politique de fidélisation parce qu'il appréciait sincèrement ses musiciens. C'est eux qui l'influençaient. Il composait toujours en fonction de leur personnalité respective. De leur singularité. Lorsqu'un Ben Webster, par exemple, remettait sa démission, ça le déprimait passablement. Alors pour éviter ces écueils, il usait parfois du mensonge.

On les retrouve donc à Paris. La mauvaise humeur est palpable. Hodges travaille dans l'ombre, en silence, au respect de sa promesse. Avec le concours de Norman Granz, il finit par trouver non pas un engagement, mais deux, puis trois, puis quatre... Il finit par organiser une grande tournée. C'est Paris. C'est Londres, Copenhague, Oslo, Stockholm, Rotterdam, Bruxelles, Edimbourg... Puis c'est Berlin.

C'est plus précisément le Sportpalast de Berlin. Auprès de Hodges, il y a Lawrence Brown au trombone, Ray Nance à la trompette et au violon, Harry Carney, l'immense Carney, au saxophone baryton, Aaron Bell est à la contrebasse et Sam Woodyard à la batterie. Pour le piano, Hodges fait appel à un vétéran des grandes formations, soit Al Williams.

Ils sont sur scène. Duke évidemment est absent. Alors, ils jouent du Duke sans Ellington. Mieux ou pire, c'est selon, ils commencent par *Take The A Train*. Ils emballent ce morceau emblématique en 2 min. 43 seulement. Ils s'en servent comme une introduction banale. Ils s'en servent comme un morceau juste bon à aiguiser les nerfs et à réchauffer les doigts.

Puis, ils poursuivent avec une composition de Johnny Hodges. Le titre? *In The Kitchen*. Ça, c'est la traduction musicale du canard de la Tour d'Argent que le Duke, selon ses mémoires, s'était tapé un peu avant à Paris. C'est gai. C'est joyeux. D'autant plus que Hodges signe un solo très malicieux avant d'attaquer

dans la foulée les morceaux qui, plus que d'autres, ont fait la réputation de Duke Ellington. Soit *Mood Indigo*, *Solitude*, *Satin Doll*, *I Got It Bad and That Ain't Good* et *Rockin' in Rhythm*.

Ils enfilent donc, les unes après les autres, les pièces d'anthologie que Duke prenait bien soin, quand il était avec eux, d'espacer entre elles. Ces compositions, ils les jouent, ils les campent en multipliant les dialogues à deux. Pendant que la formation rythmique fait son boulot, Hodges avec Brown ou Nance ou Carney multiplient les clins d'œil. Ils étaient de mauvais poil? Les voilà qui jouent aux potaches.

Ils font une pause? Certain. Laquelle? Le patron est à Paris; on va jouer les *Feuilles d'automne* parisiennes chères à Prévert et Kosma avant d'allonger *Stompy Jones* sur 11 min. 47 là où Duke le faisait en 3-4 minutes. Puis, ils recommencent avec les gros morceaux. Les chefs-d'œuvre. Les *C-Jam Blues*, *The Jeep Is Jumpin'*, *Things Ain't What They Used To Be*, *All of Me*, *Blue Moon*, *Perdido* et autres.

Et on écoute. Et on re-écoute sans fin la sonorité limpide de Hodges. On admire son sens inné du dosage. On apprécie la grâce mélodique de son jeu. On applaudit celui qui fut le principal artisan du classicisme que l'on prête à Ellington. Et on regrette.

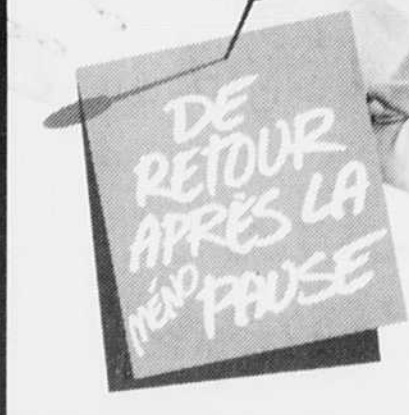
On regrette profondément que Duke Ellington n'ait pas fait plus souvent le coup du canard à l'orange, le coup de la goutte qui a fait déborder la gamme.

Supplémentaires du 16 au 20 novembre

Clementine



Autres supplémentaires du 23 au 27 novembre

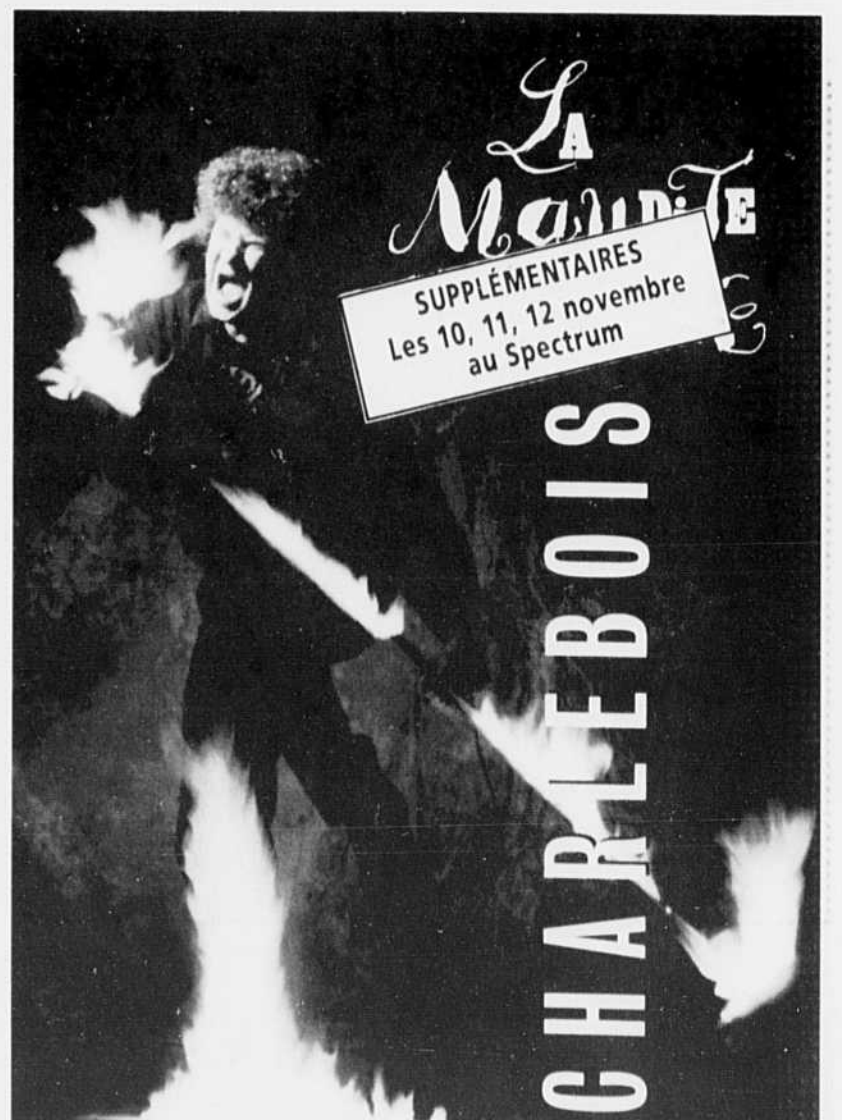


MONUMENT-NATIONAL

TICKETS: 871-2224

LE DEVOIR

ADMISSION (514) 790-1245 1-800-361-4595

1182, BOUL. SAINT-LAURENT
MÉTRO PLACE D'ARMES
OU SAINT-LAURENTMaurice
SUPPLÉMENTAIRES
Les 10, 11, 12 novembre
au Spectrum

CHARLEBOIS

SPECTRUM
318, STE-CATHERINE O. Pl. des Arts
(inf. 861-5851) billets au Spectrum,
chez Admission et au 790-1245 (4 ans)

LES ARTS

CINÉMA

Le poids de l'Histoire

ADIEU MA CONCUBINE

De Chen Kaige, avec Leslie Cheung, Zhang Fenyi, Gong Li, Lu Qi, Ying Da, Ge You, Li Chun, Lei Han, Tong Di, Ma Mingwei, Yin Zhi, Fei Yang, Zhao Hailong. Scénario: Lilian Lee et Lu Wai, d'après le roman de Lilian Lee. Conseiller artistique: Chen Huaikai. Image: Gu Changwei. Son: Tao Jing. Montage: Pei Xiaonan. Musique: Zhao Jiping. Chine, 1993. Version originale, sous-titres anglais: 2h37, au Parisien. Version française: 2h55, au Parisien.

FRANCINE LAURENDEAU

Pékin, 1924. Parce qu'elle ne peut plus le garder au bordel, une prostituée abandonne son enfant, le sensible et gracieux Douzi, le donant aux maîtres d'une école d'opéra. Il faut voir comment cette femme déterminée leur arrache leur consentement. Si durs soient-ils, ils en sont pétrifiés et nous avec. L'entraînement de ces malheureux garçons est vraiment épouvantable. Leur corps est soumis aux plus rudes exercices et ils sont battus comme plâtre à la moindre incartade. Heureusement que, dès le début, Douzi sera protégé par Shitou, plus vieux et plus costaud. Ils deviendront les meilleurs amis du monde.

Pour être digne d'entrer dans le prestigieux Opéra de Pékin, il faut être à la fois mime, acteur, chanteur, danseur, acrobate. Il faut maîtriser les arts martiaux et la musique traditionnelle. Il faut avoir assimilé toutes les subtilités et les symboles de la gestuelle, du maquillage, des costumes. Et la gestuelle est sexée. Par exemple, pour indiquer qu'il

ouvre une porte, l'acteur qui incarne un homme fait le geste d'ouvrir un cadenas et de pousser les battants. Tandis que s'il incarne un personnage du sexe faible, il fera en plus le geste de s'appuyer au chambranle. Car depuis deux siècles, pour des raisons de moralité, l'Opéra de Pékin n'engage plus que des hommes. La féminité doit donc être jouée selon des codes très précis. Et c'est ce qui arrivera à Douzi. A cause de la délicatesse de ses traits, il sera choisi pour incarner la concubine Yu auprès de Shitou qui jouera le roi Chu dans *Adieu ma concubine*. C'est l'histoire d'un roi qui, à la veille d'être défait et vraisemblablement massacré, veut rendre sa liberté à sa fidèle compagne. Au lieu de cela, la jeune femme danse pour lui une dernière fois et s'enlève la vie.

On retrouve quelques années plus tard les deux inséparables maintenant connus sous leur nom de scène. Douzi s'appelle désormais Dieyi et Shitou, Xiaolou. Ils interprètent



Leslie Cheung reçoit un magnifique collier pour compléter un costume dans *Adieu ma concubine*.

toujours l'opéra qui les a rendus célèbres. La grâce «féminine» de Dieyi lui vaut les regards et les propositions de certains hommes troublés par son ambiguïté sexuelle. Mais Dieyi n'aime qu'un seul être au monde, et cela depuis l'enfance: Xiaolou. Xiaolou qui, tout en lui vouant une affectueuse amitié de grand frère, fréquente les bordels et finira par épou-

ser une prostituée, Juxian.

Je ne vous dirai pas les méandres et les péripéties de ces amitiés et de ces haines amoureuses. Mais sur ces trois personnages, et sur l'Opéra de Pékin tout entier, déferleront les vagues d'occupations militaires et de bouleversements politiques extrêmement mouvementés. En 1937, les Japonais marchent sur Pékin et la Chi-

ne déclare la guerre au Japon. Le Parti Nationaliste de Chiang Kai-shek s'allie avec les communistes. En 1945, les Japonais sont défaits. Mais c'est la guerre civile. En 1949, les communistes prennent le pouvoir. Et les possédants, les esthètes, la classe bourgeoise sont catalogués contre-révolutionnaires, donc publiquement humiliés, emprisonnés pour être «rééduqués», souvent même exécutés. C'est malgré tout une époque géniale où l'on tente de mettre l'art à la portée du peuple. Et au service du pouvoir. Cela nous a valu une pléthore de ballets et de films célébrant naïvement les épisodes glorieux de la révolution communiste. Ce cinéma de propagande avait au moins le mérite d'exister. En 1966, la Révolution Culturelle frappera les intellectuels, les artistes, les cinéastes. Et les tenants des arts traditionnels. Ce sera l'ère sinistre et honteuse du fanatisme, de la délation, de l'autocritique forcée, et encore une fois de l'humiliation publique et de la «rééducation». Chen

Kaige a personnellement vécu cette période sombre. En 1966, il a interrompu ses études pour tenter de joindre les gardes rouges. Mais ceux-ci ne voulaient pas de lui à cause de son père, un réalisateur qui avait eu du succès dans les années 50. Alors il a attaqué, dénoncé son père comme contre-révolutionnaire ennemi du peuple. Publiquement. Son père lui a pardonné. On retrouve du reste son nom, Chen Huaikai, au générique comme conseiller artistique. Mais il n'empêche que le réalisateur d'*Adieu ma concubine* sait de quoi il parle quand, dans une séquence d'une profonde amertume, il fait se trahir et s'attaquer mutuellement les trois personnages principaux du film. Il est des blessures, se dit le spectateur, dont on ne doit jamais pouvoir guérir. C'est ce survol de l'histoire de cinquante années de l'histoire chinoise à travers le destin de deux hommes, d'une femme et d'une institution séculaire, l'Opéra de Pékin, qui m'a vivement intéressée. D'autant plus que ce survol est composé d'images luxuriantes, de somptueuses séquences théâtrales, d'un rituel épuré et fascinant du geste et de la musique, du maquillage et des costumes. Rappelez-vous que ce film se méritait la Palme d'Or au dernier Festival de Cannes, ex aequo avec *The Piano*, de Jane Campion. Mais il y a un os. Présenté à Cannes dans sa longueur intégrale avec sous-titres français, *Adieu ma concubine* est amputé ici de 18 minutes dans sa version originale sous-titres anglais. Alors que si vous voulez voir la version intégrale, il faudra vous farcir une version doublée en français. Insoluble.

CINÉ-RÉPERTOIRE

LE PLAISIR

De Max Ophüls (France), 1952, 95 minutes, à la Cinémathèque québécoise, le mercredi 10 novembre à 18h35.

Ce film, inspiré de trois contes de Guy de Maupassant, marque le retour réussi d'Ophüls en France après une carrière cahotique aux États-Unis. On y retrouve au générique Claude Dauphin, Madeleine Renaud, Gaby Morlay, Jean Gabin, Claude Brasseur et bien d'autres. Influencé par les peintres impressionnistes, Ophüls y fait la démonstration de son raffinement et de son goût pour la fantaisie dans une mise en scène d'une élégance rarement égale.

HEARTS OF DARKNESS: A FILMMAKER'S APOCALYPSE

De Fax Bahr et George Hickenlooper (États-Unis), 1991, 97 minutes, au Cinéma de Paris, le lundi 8 novembre à 9h30.

Apocalypse Now est un film extraordinaire: le film sur le film l'est tout autant. Il nous révèle les conditions démentielles dans lesquelles s'est effectué le tournage d'une oeuvre terriblement ambitieuse qui a failli à de nombreuses reprises capoter. Mais Coppola, près de la crise de nerfs et Martin Sheen, près de la mort, tiennent le coup. Un récit tout à fait captivant, composé notamment d'images tournées dans les coulisses du plateau aux Philippines par la propre femme du réalisateur.

UP TO THE SOUTH

De Jayce Salloum et Walid Ra'ad (États-Unis) 1993, 60 minutes, au Cinéma Parallèle, du jeudi 11 au dimanche 14 novembre à 19h15.

Présentation en primeur à Montréal de ce document vidéo engagé qui dénonce l'occupation du Sud-Liban par Israël depuis 1978. Territoire oublié du Proche-Orient, son histoire est pourtant une des plus turbulentes et des plus complexes de la région. Les auteurs se penchent sur les conséquences humaines, sociales et économiques de l'occupation et les conditions dans lesquelles la résistance s'est organisée. Le 13 novembre, présentation de la version anglaise en présence de Jayce Salloum. Bernard Boulad

GRIFFEUR, EUSE [grifoeur, OZ] adj. et n. Qui griffe. GRIFON [grifo]. N.M. • 1 Animal fabuleux, créature à corps de lion, à tête et à ailes d'aigle. Le griffon était dans la mythologie, le gardien des valeurs. • 2 Bières fabuleuses de la Brasserie McAuslan, la Griffon Extra-Blonde et la Griffon Brune. Distinctes et audacieuses, les bières Griffon font de McAuslan la grande petite brasserie, gardienne des valeurs.



GRIFONAGE [grifonaz]. n.m. • 1 Écriture mal formée, illisible; dessin informe. V. Barbouillage, gribouillage, gribouillis. • 2 Action de boire de la Griffon

À NE PAS MANQUER.

NOTRE CAHIER SPÉCIAL SUR
L'ENSEIGNEMENT PRIVÉ, LE 13 NOVEMBRE.
À LIRE DANS LE DEVOIR.

FAMOUS PLAYERS

EN NOMINATION POUR 8 GÉNIES • Prix du meilleur scénario HUGO D'ARGENT Festival de Chicago

une production PIERRE GENDRON et JEAN-ROCH MARCOTTE

PARISIEN 866-3856 12-00-3 00-6 00-9 00 11-54-50-8 15

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

Août 1648

Paris se soulève.

La France sombre dans la guerre civile.
le Roi de France, lui, est un enfant.

Maintenant à l'affiche!

Louis

ENFANT ROI

Un film de ROGER PLANCHON



SERGE DUPIRE CARMEN MAURA ISABELLE GÉLINAS
MAXIME MANSION - PAOLO GRAZIOSI - JOCELYN QUIVRIN

PARISIEN 866-3856 12-00-3 00-6 00-9 00 11-54-50-8 15

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

12-15-2 25-4 35 6 50-9 20

MEILLEUR FILM!

(HORS CONCOURS) PRIX DU JURY - FESTIVAL DES FILMS DU MONDE

"MAGNIFIQUE!"

D'une beauté visionnaire et captivante. Un film aussi spectaculaire que ses images. Un collage éblouissant de scènes de la vie sur cette planète.

- Kevin Thomas, LOS ANGELES TIMES

UN MONDE AU-DELÀ DES MOTS PHOTOGRAPHIÉ EN

TODD-AO 70MM DANS 24 PAYS



EN EXCLUSIVITÉ!

BARAKA

réalisé par MARK MAGIDSON un film de RON FRICKE

IMPERIAL THX 20-100 1.05-3 10-7 15-9 20

70MM DOLBY STEREO

ASTRAL FILMS ASTRAL

12-00-3 00-6 00-9 00 11-54-50-8

LES ARTS

CINÉMA

Une présence, même absent

Le Condé de Serge Dupire est un être excessif

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Il y a une figure qui ressort dans le film de Roger Planchon *Louis-Enfant Roi*. C'est celle du Prince de Condé, personnage avec panache et un brin d'humour dans le regard qui le rend touchant. Or, en ce courageux guerrier de la cour de Louis XIV, grand comploter et cavalier botté monté sur son destrier, on reconnaît notre frisé compatriote Serge Dupire.

Que fait-il dans cette fresque historique, exilé à Chambord?

D'abord, Serge Dupire vit en France. Il a épousé une Française et cherche à faire carrière là-bas. Il possède la double nationalité maintenant. Certains l'ont accusé d'être un transfuge. Lui a envie de miser internationaliste, revient souvent tourner au Québec par ailleurs. «Mais ma vie est là-bas», précise-t-il. Le beau Montrealais a même un petit accent français. À Paris, la directrice de distribution de Planchon l'a choisi après avoir reçu son cv, tout bêtement.

Alors il a tout lu sur le Prince de Condé, biographies et chroniques du temps, se renseignant aussi sur Mazarin, Gaston d'Orléans, histoire de se familiariser avec le héros qu'il incarne. Mais des hauts faits d'armes du Grand Condé, il sera peu question dans *Louis-Enfant Roi*. «Mes répliques sont minimales», dit-il. Le personnage a quelque chose de métaphysique, hanté par l'idée de

la mort. Il s'exprime par flashes.

«C'est un être excessif, maudit dans l'Histoire de France, ajoutait-il. D'abord héros de guerre qui a sauvé plusieurs fois la couronne de France, puis perçu comme un traître à la patrie, après qu'il ait dirigé la Fronde des princes contre la monarchie, ensuite rentre en grâce. C'est quelqu'un dont on parle quand il n'est pas là. Une présence, même absent».

Le film a été tourné comme un tourbillon, dit Serge Dupire, et il faut le regarder comme une histoire, sans chercher à se faire donner un cours d'Histoire. Chacun des personnages mis en scène constitue une partie de l'éducation de Louis XIV. Ce sont des allégories. Tout le film est construit autour du regard d'un enfant.

«Condé représente la formation militaire de Louis XIV. À travers lui, le jeune roi apprendra que l'amitié n'existe pas».

Pour Serge Dupire, l'aventure *Louis-Enfant Roi* fut exaltante. «Quand t'es petit, tu te fais une épée, tu rêves à des châteaux. Arrive un jour où tu as la chance de vivre ces jeux-là». Pour le film, il a appris à monter à cheval, est allé tourner au château de Chambord, «là où les pierres te parlent. J'adore l'Histoire», déclare-t-il. Si je n'avais pas été acteur, j'aurais été historien.

«On a participé à un film de troupe, faisant la tournée des châteaux à travers la France, techniciens et comédiens s'aidant mutuellement, tellement unis entre nous qu'on se revoit après le tournage. Les liens ont survécu au temps. Ainsi Isabelle Gélinais (la duchesse de Châtillon) et moi sommes restés amis. Roger Planchon m'a demandé de jouer dans sa prochaine pièce, mais j'ai dû décliner à cause d'un conflit d'horaires».

Trouve-t-il le film confus? L'acteur admet que les personnages manquent de repères. Il est conscient qu'avec un budget de 11 millions\$ et 16 petites semaines de tournage, certains sacrifices s'imposent.

Son rôle dans *Louis-Enfant Roi* a valu à Dupire un article élogieux dans *Le Monde* et plusieurs offres. Il négocie un projet de téléfilm, a passé une partie de l'été au Québec, pour jouer dans un film de Favreau notamment. «Il s'agit que tu sortes de chez toi, pour te mettre à y être bombardé de contrats. Drôle de dynamique, le Québec».



SOURCE PRIMA FILM

À travers *Louis-Enfant Roi*, Planchon a eu envie de montrer la perception d'une enfant de douze ans, placé au centre des discussions concernant l'avenir du royaume.

Roger Planchon, frondeur

Louis-Enfant Roi, le regard d'un enfant au centre du monde

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Comment passer des planches à la pellicule sans trop se casser la poire quand on est un spécialiste du XVIIe siècle, qui a mis Molière et Racine en scène sous toutes ses coutures. Et qu'on est «casté», comme on dit, spécialiste de l'art du Grand Régne. Eh bien on reste coincé dans cette époque-là. C'est ce qui est arrivé à Roger Planchon. En France, il symbolise le théâtre, directeur presque mythique. Il a fondé le Théâtre de la comédie à Lyon, écrit 17 pièces, les a dirigées, a également adapté les classiques. Le metteur en scène vénère l'art des planches, adore les comédiens, «les seuls humains que je me reconnais comme famille», dit-il, mais gardait en fond de cale un désir fou de tater du cinéma.

Un beau jour de 1987, Planchon réussissait à se faire financer par des producteurs, à condition qu'il reste rive au XVIIe, puisqu'après tout c'est sa spécialité. Il souhaitait raconter une histoire contemporaine, mais la loi du financier oblige: Cela a donné un premier long métrage *Dandin* réalisé à 50 ans, œuvre qu'il dit «écartelée entre Molière et lui» et dont il n'est pas très fier. La critique l'avait écorché de la plus belle façon à l'époque.

Aujourd'hui, il en est à son deuxième film, *Louis-Enfant Roi*, ambitieuse fresque historique quelque peu brouillonne qui raconte la jeunesse de Louis XIV, alors qu'on vient de lui poser la couronne, que sa mère assure la régence et que la Fronde ensanglante la France avec le Prince de Condé (jadis héros national et général glorieux et désormais traître indigne) à sa tête.

Roger Planchon était au Québec pour la sortie du film, pour quelques jours à peine, juste avant d'aller faire

un saut à Rome. Je l'ai rencontré au festival de Rouyn. Il se décrit comme un bourreau de travail, n'a pas trouvé une heure dans son horaire surchargé pour visiter une mine, voir un arbre, un original de l'Abitibi. C'était pourtant sa première visite au Québec, Triste.

Né en Ardèche, peu scolaire «J'ai gardé les vaches très tard», précise-t-il, l'homme de théâtre est un historien autodidacte.

«Le goût de l'Histoire m'est venu en dirigeant *Tartuffe*, pièce dans laquelle un ministre de Louis XIV a en main les papiers d'un frondeur. À force de monter des pièces classiques, vous êtes obligé de vous intéresser à l'Histoire de France, omniprésente en fond de trame».

Il avoue apprécier aussi le spectacle toujours hilarant, intemporel et universel, du grenouillage politique et des intrigues de palais; jeu qui devait attendre des sommets de complotage sous le règne du Roi Soleil.

À travers *Louis-Enfant Roi*, Planchon a eu envie de montrer la perception d'un enfant de douze ans, placé au centre des discussions concernant l'avenir du royaume. Il voulait aussi mettre à jour des périodes obscures du Grand Régne, les rapports du jeune roi face à la mémoire de son père, son enfance peu connue, son amour pour le théâtre, ses talents de danseur, sa personnalité d'abord informelle qui peu à peu s'affermait, transformant un gros petit garçon en apparen-

ce pas très fûté en Roi Soleil. «J'ai réalisé un film d'apprentissage qui pourrait s'intituler: L'enfance d'un chef», dit-il.

La distribution ne se fit pas toujours sans peine. Planchon a auditionné cent enfants pour les rôles de Louis XIV et de son frère le duc d'Anjou, les a soumis à une série d'épreuves, puis les a traités exactement comme des acteurs adultes. À la guerre comme à la guerre.

On ne se refait pas. Homme de théâtre, Planchon le demeure même au cinéma. Il décrit *Louis-Enfant Roi* comme un film de troupe, qu'il a réalisé en trimbalant son équipe de château en château à travers toute la France, des bouts à Chambord, au fil du Val de Loire mais aussi dans l'Ardèche, tassant les grappes de Japonais de l'image. Tellement un film de troupe que les techniciens furent invités à tenir des petits rôles.

Roger Planchon est conscient des lacunes du produit, avoue en toute humilité que le film, trop confus, manque de repères historiques, que si c'était à refaire..., eh bien il serait plus explicite. «Mais on apprend de ses erreurs». Il a eu un mini budget pour réaliser une superproduction en très peu de temps: 16 semaines. «Tout l'argent,

on l'a mis sur les costumes, rigoureusement authentiques. La robe de la reine pesait de dix à quinze kilos». «Mon film est exact sur le plan historique, assure Planchon. La verité et la truculence des propos, sont en deca de la réalité. Car la France du temps était vulgaire, mal dégrossie, et les *Mazarinades*, ces pamphlets qui circulaient dans tout le royaume, constituaient un tissu de grossièretés».

Fou d'histoire, Planchon parle des personnages qu'il a mis en scène avec science et affection. La reine-mère, bafouée durant tout son mariage par Louis XIII qui la méprisait, puis qui se découvre une énergie nouvelle à la mort de son mari, le Prince de Condé, capable dans une bataille de charger l'ennemi durant huit heures d'affilée sans récolter une égratignure, le duc d'Anjou, futur Monsieur, déjà porté sur son propre sexe des son âge tendre. Bref la chronique du temps.

Mais Planchon se sent déjà loin de *Louis-Enfant Roi*. Il n'a pas renoncé au cinéma, rêve encore de tourner une histoire contemporaine, mais fera encore la prochaine fois «un film en costumes». «Ça se passera au XIXe siècle et ce sera une histoire d'amour».

A L'ÉCRAN

LOUIS-ENFANT ROI

★★
De Roger Planchon. Sur fond de Fronde, d'intrigues et de libertinage, le film raconte l'enfance du Roi Soleil. Œuvre d'apprentissage et d'initiation, cette longue fresque échevelée, manque hélas de repères historiques et nous est livrée dans la confusion. De belles images, une interprétation inégale où surnagent Serge Dupire en Grand Condé et le petit Jocelyn Quivrin en diabolique petit duc d'Anjou, des longueurs. Pas assez pour faire un film réussi.
Odile Tremblay

ADIEU MA CONCUBINE

★★★
De Chen Kaige. La petite histoire de deux vedettes de l'Opéra de Pékin telle que bouleversée par la grande histoire, des années vingt aux années soixante-dix. Somptueux et passionnant. Palme d'or à Cannes.
Francine Laurendeau

BARAKA

★★★
De Ron Fricke. Éblouissant montage visuel porté par une musique nouvelle âge qui tente de percer le mystère de l'humanité réalisé par un des auteurs de *Koyaanisqatsi*. Les images tournées dans 24 pays sont sublimes et nous font véritablement prendre conscience de la présence de l'Univers et des mutations sociales et spirituelles qui sont en train de s'y produire au-delà des différences ethniques et linguistiques. Les amateurs de métaphysique seront comblés.
Bernard Boulad

LE LONG SILENCE

★★★
De Margarethe Von Trotta. À travers le regard de sa femme (magistralement interprétée par Carla Gravina) qui vit dans l'appéhension d'un assassinat, la vie quotidienne d'un magistrat italien dont une enquête est sur le point de démasquer les crimes de l'Etat. Magistral et bouleversant.
Francine Laurendeau

FEARLESS

★★★
De Peter Weir. Récupéré d'un accident d'avion, un homme, convaincu d'être désormais immortel, retrouve le sens de la vie. Film faussement mystique, ce drame n'en est pas moins troublant et captivant. Jeff Bridges qui en fait un peu trop et Isabella Rossellini qui n'est pas tout à fait à son aise n'empêchent pas l'histoire de prendre corps malgré tout. Et de nous coller une sacrée frousse de reprendre l'avion... Efficace.
Bernard Boulad

FIORILE

★★★
Un beau film des frères Taviani sur la légende toscane de l'or. L'histoire roule sur trois siècles et raconte comment une famille paysanne enrichie par un vol subit la malédiction de génération en génération. S'y entrecroisent l'amour, l'ambition et la vengeance. De belles images, une interprétation solide mais un produit qui manque un peu de force et de transcendence.
Odile Tremblay

À CAUSE D'ELLE

★★
De Jean-Loup Hubert. Évocation nostalgique des années yéyé où adolescence rimait avec innocence et amour avec toujours. Trop gentil pour intéresser. Trop sage pour séduire. Trop classique pour étonner. Un film d'une autre époque dont le propos ne trouve aucune résonance. Sin-cère mais insignifiant.
Bernard Boulad

THE NIGHTMARE BEFORE CHRISTMAS

★★★1/2
Cette comédie musicale dirigée par Henry Selick et produite par Tim Burton est une merveille d'animation qui donne la vedette à des marionnettes superbes, sur une histoire très réjouissante. Celle du roi de l'Halloween jaloux du Père Noël, qui rêve de changer de secteur. On a droit à des sauteuses et fantômes sur des décors magnifiques. La musique est bête mais quels beaux monstres!
Odile Tremblay

GETTYSBURG

★★★
De Ronald F. Maxwell. Une impressionnante et minutieuse reconstitution d'une bataille décisive de la guerre de Sécession, la plus meurtrière de toutes les batailles de l'histoire américaine. Pour les passionnés d'histoire et de stratégie militaire.
Francine Laurendeau

GERMINAL

★★
Signée Claude Berri, la superproduction française de l'année adaptée de Zola raconte la grande épopée des mineurs français sous le Second Empire. Il y a une distribution prestigieuse (Depardieu, Mios Mios et Renaud), complètement gâchée par une direction très faible. Mal joué, mal monté, malgré des décors soignés, *Germinal* est un gros film coupé carré qui n'arrive pas à susciter l'émotion.
Odile Tremblay



Pour Serge Dupire, l'aventure *Louis-Enfant Roi* fut exaltante.

SÉLECTION DU FESTIVAL DU CINÉMA INTERNATIONAL EN ABITIBI-TÉMISCAMINGUE

LES FIANCÉS DE LA TOUR EIFFEL

Un film de Gilles Blais • Une production de l'Office national du film du Canada

«L'avez-vous rencontrée dans la rue, je crois bien que j'aurais fait un détour... dans ma tête.»

Cinéma ONF, 1564, rue Saint-Denis
samedi 6 novembre, à 20 h 30
dimanche 7 novembre, à 16 h 30 et 20 h 30

Une collaboration

LE DEVOIR

CAMÉRA D'OR Cannes 1993

PRIX DU PUBLIC
FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE QUÉBEC 1993

«Infiniment séduisant!»
— Francine Laurendeau, LE DEVOIR

«Un bijou de film!»
— Huguette Roberge, LA PRESSE

«Pur et envoûtant!»
— George Privet VOIR

L'odeur de la Papaye verte

Un film de Tran Anh Hung

DES JARDINS 849-FILM
v.o. sous-titres français
1:05 - 3:10 - 5:15 - 7:20 - 9:30

ALAN ALDA

WOODY ALLEN

ANJELICA HUSTON

DIANE KEATON

MYSTÉRIEUX À MANHATTAN

(v.f. de Manhattan Murder Mystery)

"DEUX FOIS BRAVO!"
SISKEL & EBERT

"C'EST UN VRAI PLAISIR DE VOIR LE DUO WOODY ALLEN - DIANE KEATON À NOUVEAU RÉUNI..."
— Peter Travers, ROLLING STONE

NOUVEL ELYSEE 288-1857
28 rue Milton

Ven., Sam. et Dim. 12:30 - 2:45 - 7:15 - 9:30
Lun., Mer. et Jeu. 4:45 - 7:15 - 9:30
Mardi 12:15 - 2:30 - 4:45 - 7:15 - 9:30

COPIÉ PAR LES FILMS COLUMBIA TRI STAR
DISTRIBUTION

SI VOUS NE VOYEZ QU'UN SEUL FILM D'ICI LES SIX PROCHAINS MOIS «LE LONG SILENCE» EST LE FILM À VOIR

Festival des films du Monde 1993

PRIX AIR CANADA
PRIX D'INTERPRÉTATION FÉMININE
PRIX OCUMENIQUE

Golden Globes de la presse étrangère

MEILLEURE COMÉDIENNE (Carla Gravina)
MEILLEUR SCÉNARIO (Felice Laudadio)
MEILLEURE MUSIQUE (Ennio Morricone)

IL LUNGO SILENZIO (LE LONG SILENCE)

(version originale sous-titrée en français)

un film de MARGARETHE VON TROTTA

«LE LONG SILENCE» vous sert à la fois un bon coup de poing dans le front et un autre dans l'estomac. L'interprétation de Carla Gravina est bouleversante.» — Journal de Québec

«LE LONG SILENCE», UNE VRAIE PERLE, du grand Von Trotta digne de ses meilleurs crûs. UNE RÉUSSITE! — Le Devoir

Ven., Sam., Dim. 1:00 - 3:00 - 5:00 - 7:00 - 9:00
Lun., Mer., Jeu. 7:00 - 9:00
Mardi 1:00 - 7:00 - 9:00

NOUVEL ELYSEE 288-1857
28 rue Milton

Le Tartuffe

de Molière
mise en scène de Guy Sprung

du 29 octobre au 13 novembre 1993 à 20 heures
relâche les 31 octobre et 7 novembre

au Studio-théâtre Jean-Valcourt
100, rue Notre-Dame Est
(métro Champ-de-Mars)

Entrée libre avec laissez-passer
Réservation obligatoire: (514) 873-9846

Gouvernement du Québec
Ministère de la Culture

Québec

LES ARTS

CINÉMA

Une grande fresque floue

LOUIS ENFANT ROI
Réal et scénario: Roger Planchon. Avec Carmen Maura, Maxime Mansion, Paolo Graziosi, Serge Dupire, Isabelle Gelinas. Image: Gérard Simon. Musique: Jean-Pierre Fouquey. France 1993. 140 min.

ODILE TREMBLAY
 LE DEVOIR

On pénètre dans *Louis Enfant Roi* par la porte d'un regard enfantin. Celui du petit duc d'Anjou (joué par Jocelyn Quivrin) qui trouve la vie bien injuste: il a eu la mauvaise chance de naître cadet et voit d'ailleurs, à l'instar du grand vizir Lanogoud, devenir roi à la place du roi son frère.

L'homme de théâtre français Roger Planchon, grand amateur d'Histoire, fêré de XVIIe, à travers *Louis Enfant Roi*, au-delà d'un film de batailles, de cape, d'épées et d'intrigues, a voulu raconter la genèse d'un règne. Il mettra en scène un enfant qui aurait été comme les autres; n'eût été du coquin de sort qui l'appelle à devenir le plus grand monarque de France.

L'idée est excellente, quand on y pense.

On a beaucoup lu sur Louis XIV, son Versailles, ses maîtresses: la Maintenon, la Vallières et compagnie. On a raconté le faste de sa Cour, ses stratégies guerrières. Saint-Simon est passé par là. Mais l'enfance du Roi Soleil méritait d'être explorée et commentée.

Planchon prétend donc éclairer son «déniaïage» par une courtisane borgne, montrer comment il s'est affranchi de la tutelle de sa mère Anne d'Autriche, de l'influence du Grand Condé, des sarcasmes de son frère et comment la Fronde qui menaçait les débuts de son règne, l'a trempé comme une épée pour en faire un monarque digne de ce nom.

Le film est une fresque foisonnante, longue, nourrie de scènes de batailles, de récits d'intrigues de palais, de jeux d'amour dans une Cour qui se nourrit de ragots, de complots et de liens amoureux noués et dénoués sur un air de libertinage. Car la France de Louis XIV a un langage vert et des mœurs déréglées. Tout cela est bel et bon.

Mais les belles idées et les bonnes intentions sont une chose, le succès une autre.

Hélas Planchon, peut-être parce qu'il connaît trop son sujet, ou qu'il s'est trop braqué sur la seule perception enfantine du personnage central, nous prive des repères indispensables à la compréhension de l'action. Les figures sont à peine esquissées, on les confond entre elles. Mazarin est un ectoplasme aux contours mal définis, le grand Condé, quoique joué avec beaucoup de vigueur et de sensibilité par Serge Dupire, nous est livré sans clés. Idem pour Anne d'Autriche (jouée par Carmen Maura). On comprend mal quelle fut sa vie avant la régence. Tout baigne dans le flou.

Sur des belles images travaillées, le film est une trame confuse, une forêt embroussaillée où bien malin celui qui parvient à démêler qui est qui et de quel côté il se range. Il faut beaucoup d'imagination ou connaître sur le bout des doigts son Histoire de France pour se dépêtrer dans *Louis Enfant Roi*.



Une enfant Kayapo, de la forêt tropicale.

Quelle planète

BARAKA
Réalisation: Ron Fricke. Concept et scénario: Ron Fricke, Mark Magidson, Bob Green. Image: Ron Fricke. Musique: Michael Stearns. États-Unis. Présenté au Cinéma Imperial.

BERNARD BOULAD

Où s'en va l'humanité? C'est en quelque sorte LA grande question que pose *Baraka*. Mais aussi d'où vient l'humanité et comment a-t-elle fait pour arriver là où elle est aujourd'hui. Le documentaire expérimental de Ron Fricke, cameraman et coauteur du célèbre film dans la même veine de Godfrey Reggio, *Koyaanisqatsi*, est ainsi une œuvre métaphysique qui ne cherche pas tant à expliquer la nature humaine qu'à situer la place que l'homme occupe dans l'évolution de l'Univers. Le titre *Baraka* (vieux terme de sagesse orientale islamique) est d'ailleurs pris ici dans le sens de bénédiction ou du souffle de la vie dont découle le processus d'évolution.

Véritable invitation au voyage, dans l'espace comme dans le temps mais davantage encore dans l'esprit, le film de Ron Fricke trace donc l'histoire du monde en faisant le tour de la planète, explorant 24 pays sur les six continents, avec des images époustouflantes qui évoquent la vie primitive sur Terre, la toute-puissance de la nature et la quête spirituelle de l'homme. Mais tout en livrant, dans un premier temps, un chant à la gloire de l'espèce humaine, *Baraka* s'interroge également sur les menaces qui pèsent sur son avenir.

Tournée en 70mm, cette fable écologiste, accompagnée d'une musique nouvelle à la fois inspirante (mais moins belle que celle de Philip Glass dans *Koyaanisqatsi*), entame son périple dans les eaux glacées d'Alaska d'où émerge un babouin au regard très inquiet qui a l'air de se demander ce qu'il peut bien faire là, comme s'il débarquait d'une autre planète. C'est aussi l'impression que ressent le spectateur tout au long du film. Ron Fricke nous fait voir en effet notre planète de telle façon qu'elle nous apparaisse, à nous Terriens, to-

talement étrangère. Comme si on avait toujours pris pour acquis notre appartenance au monde et à cette histoire universelle à laquelle on oublie trop souvent de se référer. *Baraka* cherche ainsi à nous faire prendre conscience de notre part d'humanité et du sens, toujours à élucider, de notre présence physique et spirituelle sur cette terre.

Il nous soumet alors à une étonnante expérience visuelle et sensorielle qui nous fait découvrir les rites initiatiques et les cérémonies religieuses pratiquées à travers le monde, visant à rétablir l'harmonie corporelle que dans l'effrayante activité imposée par l'organisation industrielle et urbaine, on semble avoir totalement perdue. Des images fascinantes — tournées en accéléré — de Tokyo, de New York et de leurs bords de foules hystériques dans les gares et dans les rues bondées, témoignent de manière saisissante de la course folle que l'homme s'est lui-même programmée comme pour mieux se perdre. La folie humaine qui se manifeste dans sa capacité d'autodestruction avec son alienation au travail, sa volonté guerrière de domination, la misère, la surpopulation et la surexploitation de ses ressources, prend dans *Baraka* tout son sens et sonne comme un avertissement.

Le film de Ron Fricke offre un spectacle aussi éblouissant que troublant. N'empêche que ce montage d'images sensationnelles qui nous font découvrir des sites naturels fabuleux et des communautés aux coutumes ancestrales impressionnantes, reste un exercice limité qui frise parfois la carte postale. Si on est saisi pendant la projection, cet effet de fascination ne dure pas. C'est que, malgré toute la force d'évocation des images, le message existentiel que porte le film n'est pas très nouveau. Mais il n'en demeure pas moins efficace et *Baraka*, grâce à certaines séquences qui sont à couper le souffle, dégage une réelle émotion. Aussi faut-il le voir comme une expérience nouvelle à vivre, une odyssée fantastique qui nourrit notre perpétuel questionnement sur l'origine et l'avenir de l'humanité.



Louis, enfant roi, de Planchon.



FESTIVAL intercultural du de CONTE MONTRÉAL

Vendredi 5 novembre	17 h 30	Lancement officiel , Michel Cailloux, président d'honneur Pointe-à-Callière
	22 h	LA NUIT DES CONTES avec Sylvie Belleau, Jocelyn Bérubé, Anne Clausen, Paul Émile Dominique, Michel Faubert, Marc Laberge, Claudette L'Heureux, Virginie Lagarde, Manfèi Obin Théâtre de l'Esquisse
Samedi 6 novembre	13 h 30	Joujou Turenne , Antilles (grand public) Pointe-à-Callière
	14 h	Michel Faubert , Québec (famille) Maison de la Culture Notre-Dame-de-Grâce
	15 h	Anne Clausen , Europe (jeune public) Pointe-à-Callière
Dimanche 7 novembre	13 h 30	Denise Fortin , Québec (jeune public) Pointe-à-Callière
	14 h	Jocelyn Bérubé , Québec (famille) Maison de la Culture Mercier
	15 h	Alexis Nouss , Europe de l'Est (grand public) Pointe-à-Callière
Mardi 9 novembre	20 h	Manfèi Obin , Côte d'Ivoire (grand public) Centre interculturel Strathearn
Mercredi 10 novembre	12 h 10	Jocelyn Bérubé , «Contes de ma grande ville», avec musicien Pointe-à-Callière
	20 h	Marc Laberge , «Rendez-vous avec le destin» (grand public) Maison de la Culture Rosemont / Petite Patrie
Dimanche 14 novembre	13 h 30	Ndiouga Sarr , Afrique de l'Ouest et du Nord (grand public) Pointe-à-Callière
	15 h	Jani Pascal , Québec (jeune public) Pointe-à-Callière

Pointe-à-Callière, 350 Place Royale,
Montréal H2Y 3Y5 — (514) 872-9150.

Les spectacles auront lieu dans la salle des
expositions temporaires.

SVP se munir d'un passeport donnant droit aux spectacles et
aux activités interculturelles reliées à l'exposition.

Adulte:	3,00\$	Étudiant:	2,00\$
Famille:	6,00\$	Aîné (65 ans et plus):	2,50\$
* 1 adulte/3 enfants - 18 ans	Personne handicapée:	2,50\$	
* 2 adultes/2 enfants - 18 ans	Accompagnateur:	gratuit	
Enfant (0-12 ans):	gratuit	Carte Accès Montréal:	1,00\$

MAISON DE LA CULTURE
Notre-Dame-de-Grâce
 3755, rue Botrel
 (514) 872-2157

MAISON DE LA CULTURE
Mercier
 8105, Hochelaga
 (514) 872-8755

MAISON DE LA CULTURE
Rosemont/Petite Patrie
 6707, av. de Lorimier
 (514) 872-1730

CENTRE INTERCULTUREL
Strathearn
 3680, rue Jeanne-Mance
 (514) 872-9808



POINTE-À-CALLIÈRE

LE DEVOIR

Théâtre de l'Esquisse, 1650, rue Marie-Anne est, Mtl. • (514) 527-5197. Prix d'entrée: 10\$



Ville de Montréal

Des laissez-passer gratuits de 7 à 14 jours à l'avance
 à la Maison où le spectacle aura lieu et au Centre Strathearn



Gouvernement du Québec
 Ministère
 de la culture

Terre promise / Terra promessa

Coproduction des DEUX MONDES (Montréal)
 et du TEATRO DELL'ANGOLO (Turin)

Avec Marie Dumont, Michel Laprise,
 Jacques Piperni et Monique Rioux

Musique originale et environnement sonore:
 Michel Robidoux

*L'histoire sans paroles
 d'une roche
 et de l'humanité*

pour toute la famille

Tournée 1993-1994:
 16 villes au Québec,
 Hong-Kong, Pékin,
 Shanghaï,
 Séoul et Singapour

LAC-MÉGANTIC (Polyvalente Montignac), vendredi 19 novembre à 21h
 pour informations et réservations: (613) 583-3303

SHERBROOKE (Salle Maurice O'Bready), mardi 7 décembre à 20h
 pour informations et réservations: (819) 820-1000

Avec l'aide financière du ministère de la Culture du Québec dans le cadre du Plan de relance du spectacle

LES ARTS

OPÉRA

Enfin, Verdi au Met!

MAURICE TOURIGNY
CORRESPONDANT
A NEW YORK

Le Metropolitan Opera vient d'offrir un cadeau inestimable, une rareté, à son public: un véritable soprano verdien, une voix puissante mais capable de finesse et de pianissimo, à la palette riche, au timbre d'une beauté saisissante, aux accents expressifs, etc. Cette perle rare, c'est l'Américaine Sharon Sweet qui interprète Lina dans la première production de l'histoire du Met de *Stiffelio*, le quinzième opéra de Verdi, créé en 1850.

L'arrivée sur la scène du théâtre d'un soprano de ce calibre devrait être l'occasion de réjouissances puisqu'on sait la pénurie de voix verdiennes de qualité. Sharon Sweet, après quelques représentations de *Tannhäuser* et de *Il Trovatore* au cours des dernières années, revient au Met en triomphe. Aussitôt les premières notes chantées, la voix magnifique arrive à nous faire oublier le poids de la chanteuse; son jeu sobre, sans affectation est au service de son instrument superbe. On ne peut s'empêcher de penser à Milanov quand on entend Sharon Sweet; il y a trop longtemps que le Met nous a choyés avec une telle cantatrice au style impeccable, au suraigu net et sonnant et au médium solide. Enfin le Met s'est doté d'une vraie verdienne! Sharon Sweet incarnera *Aida* au Met en janvier 1994.

Un sort étrange

Mais il n'y a pas que Sharon Sweet dans ce *Stiffelio* du Met.

Stiffelio a connu un sort étrange; transformé et amputé, par la censure au moment de sa création, l'opéra a par la suite été relégué aux oubliettes. Inspiré d'une pièce française de Bourgeois et Souvestre, *Stiffelio* ne pouvait que choquer le public italien du XIXe siècle; cette histoire de pasteur protestant trompé par sa femme, songeant au divorce puis accordant son pardon, allait à l'encontre des convictions latines de l'époque.

Verdi, déçu de l'échec de *Stiffelio*, en reprend la musique quelques années plus tard dans *Aroldo*. L'œuvre dort pendant près d'un siècle jusqu'à ce qu'à Parme en 1968 on ressuscite cet opéra injustement négligé. Composé entre Luisa Miller et *Rigoletto*, *Stiffelio* demeure une œuvre surprenante. Les musicologues contemporains crient au chef-d'œuvre oublié, mais malgré l'intérêt certain de l'opéra, l'auditeur n'y trouve pas le tissu d'émotion des trois œuvres qui suivront *Stiffelio*, *Rigoletto*, *Il Trovatore* et *La Traviata*. On y trouve des pages splendides, des ensembles soutenus par le chœur et des arias qui annoncent le Grand Verdi; pourtant, l'œuvre apparaît d'une certaine



Sharon Sweet incarnant le personnage de Lina dans l'opéra *Stiffelio* de Verdi

severité, appropriée au sujet, et empreinte d'un formalisme strict.

Il faut noter au passage quelques moments étonnants. Verdi écrit pour la soprano et le baryton, père de cette dernière, un duo qui se termine par une cabalotte chantée *sotto voce* alors qu'habituellement, les cabalottes sont l'occasion de pirouettes vocales éclatantes. Dans le même esprit, Verdi donne à son baryton une double aria dont les pages finales sont aussi marquées *sotto voce*. La scène finale ne contient pour ainsi dire aucune mélodie mais plutôt un

recitatif ponctué par le chœur à l'entrée de Lina dans le temple puis durant la lecture de l'évangile par Stiffelio. Ici, tout repose sur la mise en scène et la présence des chanteurs.

Pour le rôle titre, le Met a fait appel à Plácido Domingo. Dans ce rôle difficile, très intérieur, Domingo semble au sommet de sa forme. Le ténor continue à surprendre par une voix qui reste claire et souple dans une musique loin d'être simple, au rythme plein d'embûches. Non seulement donne-t-il une interprétation musicale remarquable, mais il crée

un personnage sombre, parfois torturé et sévère, dans ses mouvements en scène, dans sa démarche, dans sa retenue. Domingo prouve encore une fois la force de son talent musical et théâtral.

Remplaçant Vladimir Chernov indisposé, Giorgio Lormi, un baryton italien, jouait Stankar, le père de Lina. Malgré une présence scénique considérable et une voix certes intéressante, Lormi éprouve des difficultés auprès de l'orchestre puissant, dans l'immense salle du Met.

Paul Plishka et Peter Riberi, un jeune ténor américain, complètent l'essentiel de la distribution.

Et puis... l'orchestre! qui arrive à rendre prenante une ouverture qui hésite entre la chanson populaire italienne et la marche militaire, qui crée une tension palpable, qui évoque un monde d'austérité et de passions sublimes. À la tête de l'ensemble, James Levine, verdien rompu même expert, attentif à ses chanteurs, soucieux d'exprimer les moindres détails de la partition. Il est difficile de souhaiter meilleure interprétation musicale de *Stiffelio*.

À sa deuxième mise en scène au Met, après une *Fanciulla Del West* pour le moins contestée, Giancarlo del Monaco, fils de Mario le très grand ténor, signe une production conventionnelle mais fort belle de l'opéra. Les décors reproduisent fidèlement l'austérité et le dépouillement du protestantisme du début du XIXe siècle; pièces aux panneaux boisés, temple aux lignes sobres, évoquant une froideur certaine soulignée par les éclairages de Gil Wechsler. Les très beaux décors et costumes sont de Michael Scott et collaborent vraiment au succès du spectacle sans jamais voler la vedette aux chanteurs.

Le Met, reconnu pour être une maison respectueuse des traditions «opératiques», donne à son public conservateur un *Stiffelio* qui restera longtemps au répertoire. Non, il ne s'agit pas ici d'une approche aventureuse, mais dans ce ton traditionaliste, le Met sait monter des spectacles efficaces et de qualité indiscutable. Pour apporter au public une œuvre encore inconnue, cette approche est certainement justifiable. On apprécierait cependant un peu d'audace quand vient le temps de recréer les piliers du répertoire, les *Faust* ou *Traviata*, les *Aida* ou *Tosca*...

Cette production de *Stiffelio* sera télédiffusée par le réseau PBS le 27 décembre prochain et les auditeurs de l'Opéra du Samedi pourront entendre l'œuvre le 5 mars 94 à compter de 13h30 aux réseaux français et anglais de Radio-Canada avec la même distribution menée par Sharon Sweet et Plácido Domingo sous la baguette de James Levine. Deux rendez-vous à inscrire au calendrier.

MUSIQUE CLASSIQUE

Forum 93: une porte ouverte sur le monde

Des auteurs venus de sept univers différents permettent au grand public de participer à la mise au monde de créations musicales

MARIE LAURIER
LE DEVOIR

C'est à New York dans le cadre du festival de musique actuelle «Bang on the Can» que la jeune Canadienne Melissa Hui a entendu parler du Forum international des jeunes compositeurs organisé par le Nouvel Ensemble Moderne (NEM).

«J'ai tenté ma chance et voilà que j'ai été choisie pour représenter le Canada.» Il s'agit de la 2e édition de cet événement inauguré officiellement mardi et qui se déroule jusqu'au 28 novembre.

Tout comme les six autres jeunes compositeurs de moins de 30 ans venus du Mexique, des États-Unis, du Japon, de l'Australie, de Lituanie et de la Suisse, Melissa ne chômera pas ces jours prochains. Elle aura à répéter avec les musiciens du NEM et la directrice Lorraine Vaillancourt la pièce qu'elle a soumise au forum, *Speaking Tongues*, un ensemble de neuf miniatures pour quinze instruments de nature poétique inspiré d'œuvres de Rousseau, de John Cage et d'Italo Calvino.

Cet exercice de compréhension et d'interprétation d'une création musicale, éminemment pédagogique et stimulante, se fait dans un cadre de grande ferveur. Et déjà en accueillant Melissa et les autres compositeurs de l'étranger dont quelques-uns ne parlent ni français ni anglais, la porte-parole de Forum 93 Maryvonne Kendergi donnait le ton de l'esprit qui préside à ce genre d'événement: «Vous allez vivre ici

tute of the Arts. Elle a eu comme professeur Mel Powell, Morton Subotnick et Jacob Druckman. Lauréate de nombreux concours de composition au Canada et à Taiwan, signataire d'une dizaine d'œuvres que la critique juge «éclectiques», et «très structurées», la jeune musicienne nous explique sa recherche de l'éclectisme justement: «Je tente de concilier les nombreux styles et les différentes techniques de composition de la fin du 20e siècle en un contexte global, et de recontextualiser non seulement la musique d'il y a plusieurs siècles mais aussi celle d'un passé récent.» A cet égard, elle

estime qu'il n'y a pas d'opposition entre le minimalisme et le post-sérialisme, «entre la musique des hautes sphères et la musique populaire». Aussi quand on lui fait remarquer qu'elle ne fait pas grand place aux cuivres dans *Speaking Tongues*, elle répond que ce n'est pas faute d'intérêt pour cet instrument mais bien parce qu'elle ne se sentait pas capable d'en traduire la virtuosité.

Voilà le genre d'échanges qui a cours sur le campus musical de l'UdM. L'initiative de Forum et directrice du NEM, Lorraine Vaillancourt, à la lumière d'une première expérience en 1991 qui a remporté

un énorme succès, cette session intensive a pour objectif de mettre en relief les différences dans la conception de la musique actuelle selon qu'elle est exprimée par les compositeurs issus de divers horizons. «Au lieu d'être source de conflits, disait-elle, cette différence est syno-

Le Forum international des jeunes compositeurs est organisé par le Nouvel Ensemble Moderne; il s'agit de la deuxième édition de cet événement qui se déroule jusqu'au 28 novembre.



Six des sept compositeurs de Forum 93: 1ère rangée de gauche à droite: Melissa Hui (Canada), Makiko Nishikaze (Japon), Raffaele Marcellino (Australie); deuxième rangée, même ordre: Christoph Neidhöfer (Suisse), Gediminas Rimkevicius (Lituanie), Carlos Sanchez-Gutierrez (Mexique), David Dzubay, des États-Unis, était absent au moment où la photo a été prise.

une aventure au Canada, lieu singulier d'Amérique du nord, au Québec, lieu de recherche et en recherche, à Montréal, deuxième ville francophone du monde où la langue de travail sera le français. Mais on sait y être courtois et polyglotte.

myme d'identité respectée, l'occasion de rapprochements, témoins: d'une ouverture d'esprit et d'une écoute de l'autre.

Poursuivant sa présentation, Melissa nous apprend que son concerto pour trompette, *Two Sides of the Wind* a été exécuté par les orchestres de Winnipeg, du Nevada et de Taiwan et que cette pièce a été choisie pour représenter le Canada à la Tribune internationale des compositeurs en 1992. Du côté de la musique de chambre, sa pièce *Tempered Glass* a été présentée au Japon et à Amsterdam. De plus, elle enseigne actuellement la composition et la théorie à l'université Wilfrid Laurier de Waterloo.

Après Melissa, les participants de Forum 93 feront la connaissance de Carlos, Christoph, Gediminas, Makiko, Raffaele et David, chacun d'eux ayant un curriculum assez impressionnant pour leur avoir permis

de se mesurer à leurs confrères choisis parmi une centaine de candidats. Le public est invité à assister au processus de «mise au monde» des œuvres soumises jusqu'au 23 novembre de 9h30 à 16h30 à la salle, Claude-Champagne. On pourra les entendre en concert les 25, 26 et le 28 novembre. Un jury déterminera trois œuvres gagnantes. Plusieurs autres activités viennent se greffer au Forum 93 et on peut en connaître les détails en composant 343-5962.

DU 9 NOVEMBRE AU 4 DÉCEMBRE 1993 À 20h00

de Nicholas Wright

Mrs. Klein

Adaptation française: FRANÇOIS REGNAULT, Mise en scène: GILL CHAMPAGNE

Une pièce pleine d'humour et d'émotion basée sur la vie de la célèbre psychanalyste Melanie Klein (1882-1960).

Avec
DENISE GAGNON
ÉRIKA GAGNON
MARIE-GINETTE GUAY

XEROX

ESLITE



Les caisses populaires Desjardins

Production du Théâtre du Trident
Salle Octave-Grénazie, Grand Théâtre de Québec
Réservation: 643-8131



MAISON théâtre

BANQUE NATIONALE

présente la Série Enfance

contes d'enfants
réels

UNE PRODUCTION le Carrousel

UN SPECTACLE POUR TOUT PUBLIC DÈS 8 ANS

Texte: Suzanne Lebeau
Mise en scène: Gervais Gaudreault
Avec: Linda Laplante et Benoît Vermeulen

DU 3 AU 21 NOVEMBRE
les samedis et dimanches à 15h
REPRÉSENTATIONS EN SOIRÉE
Les 4 et 17 novembre à 20h

LA MAISON THÉÂTRE

255, rue Ontario est, Montréal
Métro Berri-UQAM, Réservations: 288-7211



LE DEVOIR

Sélection officielle: V Festival de théâtre des Amériques
Meilleure production jeunes publics (Prix de la critique 92-93)

LES ARTS

LA VITRINE DU DISQUE

L'ancien servi à la (plus ou moins) moderne

Une offre que l'on ne peut refuser:
chanter avec Frank Sinatra

DUETS

Frank Sinatra - artistes divers
Capitol (EMI)

Frank aurait demandé à George Harrison de refaire avec lui une version de *Something*, l'immortelle deuxième chanson de l'album *Abbey Road*. L'ex-Beatle aurait refusé, ambitionnant de devenir le premier garçon unijambiste dans le vent. Axl Rose, le tristement célèbre galopin de Guns N'Roses, aurait également été pressenti, murmure-t-on en milieu autorisé. Le Parrain et la sale petite frappe ont-ils collaboré? Nul ne le sait: la chanson n'est pas sur *Duets*, l'album de jumelages entre Sinatra et ses amis qui vient de paraître.

Il se peut que d'autres rockeurs aient décliné l'invitation: la chronique nécrologique nous l'apprendra. De fait, sinon la participation (décevante) de Bono Vox, le chanteur de U2, et le concours inattendu de Carly Simon, les rencontres étonnantes que l'on nous annonçait ne semblent pas s'être matérialisées. Paranoïa? L'essentiel de l'album est composé de duos sans surprise: Tony Bennett, Natalie Cole, Barbra Streisand, Anita Baker, Julio Iglesias, Charles Aznavour, Luther Vandross, Gloria Estefan, Aretha Franklin, Kenny G (le saxophoniste préféré de Bill Clinton) et Liza Minnelli sont tous des pros du showbiz qui valent depuis toujours dans les parages de Frank. Chanter avec Liza with a Z n'est certainement pas une première pour le fils d'immigré italien d'Hoboken, N.J.: la fille de Judy Garland a été bercée par l'oncle Frank étant petite, et elle a grandi dans son ombre, ainsi qu'en témoignent leurs versions concurrentes de *New York, New York*, ainsi que leurs nombreux spectacles conjoints. Lorsqu'ils s'échangent *I've Got A World On A String*, leur aisance est celle d'un vieux couple. C'est presque trop facile.

De toute évidence, l'intérêt de ces *Duets* ne réside pas dans les contrastes (Bono, seul rockeur présent, ne fait tout simplement pas le poids), mais dans les mariages, qui sont presque tous heureux (seule Aretha se révèle un peu envahissante). Il y a là-dessus, avouons-le, des interprètes exceptionnels qui tiennent une forme splendide. *I've Got A Crash On You* confirme la miraculeuse justesse de la Streisand. Vandross, brillamment inventif et plus léger que l'air, virevolte autour *The Lady Is A Tramp*. Un Iglesias élégant et mastroïennement épouse parfaitement *Summer Wind*. Aznavour, aussi débonnaire qu'on l'imagine, «avantageux comme un soutien-gorge» (dixit Léo Malet), rajoute *You Make Me Feel So Young*. Impérial, le père Bennett regarde Frank droit dans les yeux dans *New York, New York*, comme s'il lui disait: je vais te montrer comment on fait.

Le plus beau, c'est que Sinatra ne s'en laisse imposer par personne. A 77 ans, rien n'effraie le Chairman Of The Board: il envoie paitre Bono comme un malpropre, et toute la maestria d'une Streisand ne parvient pas à l'éclipser. En spectacle, le déclin du chanteur Sinatra semblait évident: le registre s'amincissait, les notes raccourcissaient, la voix s'empoussiérait jusqu'à en devenir graveleuse. Sur disque, *Ol' Blue Eyes* retrouve des inflexions de jeunesse, et les nouvelles lectures de ses classiques déparaissent bien peu les originales. L'orgueil a visiblement joué: réputation en jeu, confronté aux plus belles voix, le crooner a encore croqué.

Entre-temps, on a perdu la trace d'Axl Rose. Il deviserait avec les quartiers de viande dans une boucherie de Chicago que personne ne serait surpris outre-mesure. Ce serait bien fait, tiens. Le respect, ça s'apprend!

THE VOICE OF LOVE
Julee Cruise, Warner

Si vous avez vu les films et les séries télévisées de David Lynch, *Blue Velvet*, *Wild At Heart*, *Twin Peaks*, Julee Cruise ne vous est pas inconnue: la voix éthérée qui plane au-dessus des grands espaces en compagnie des grosses notes basses des guitares à la Duane Eddy, c'est la sienne. Son deuxième album, *The Voice Of Love*, ressemble à s'y méprendre au premier. Musicalement, c'est unique. On pourrait appeler à du yé-yé novélageux, quelque part entre le doo-wop satiné des Fleetwoods (*Come Softly To Me*), le rétro intergalactique des B-52's (dont Cruise a fait partie le temps d'une tournée, en remplacement de Cindy Wilson), les ballades mélancoliques de Brian Wilson (genre *The Girls On The Beach*) et les mélodies sursurées d'une Jane Birkin. Par moments, on baille aux cornelles, mais la plupart du temps, on est complètement envoûté. A la limite, les chansons écrites par Lynch et composées par Angelo Badalamenti ne sont jamais vraiment des chansons, mais les bandes sonores de votre propre cinéma. Surtout si vous vivez la nuit



dans le désert. Réservé aux coyotes.
Sylvain Cormier

LES CHASSEURS DE LUMIERE
Idir, Blue Silver

Pour tous ceux qui ont eu la chance d'apprécier au printemps dernier le concert de l'Algérien, Idir, voici l'occasion rêvée de prolonger le voyage qu'il avait amorcé à la Place des Arts. Né en Kabylie, El Hamid Cheriet, Idir à la scène, est l'un des symboles musicaux du réveil culturel algérien (on lui doit notamment *A Vava Inouva* qu'il a chanté un peu partout dans le monde). Jouant de la flûte puis de la guitare, il a parcouru l'Afrique du nord pour en étudier les différentes civilisations. Résultat, son dernier album est un harmonieux mélange de musiques traditionnelles kabyles et de balades folk électro acoustiques. Réellement à cheval sur les cultures maghrébines et occidentales, il nous entraîne dans des danses endiablées avant de nous séduire d'échos jazzy et de nous laisser songer aux mélodies des bergers. Aussi efficace pour nous émouvoir que pour nous faire danser, l'album dont il a écrit l'essentiel des paroles et musiques, aborde par moults métaphores les thèmes de la vie quotidienne kabyle... des thèmes universels.

FOUS À LIER

Les Innocents, Disques Double

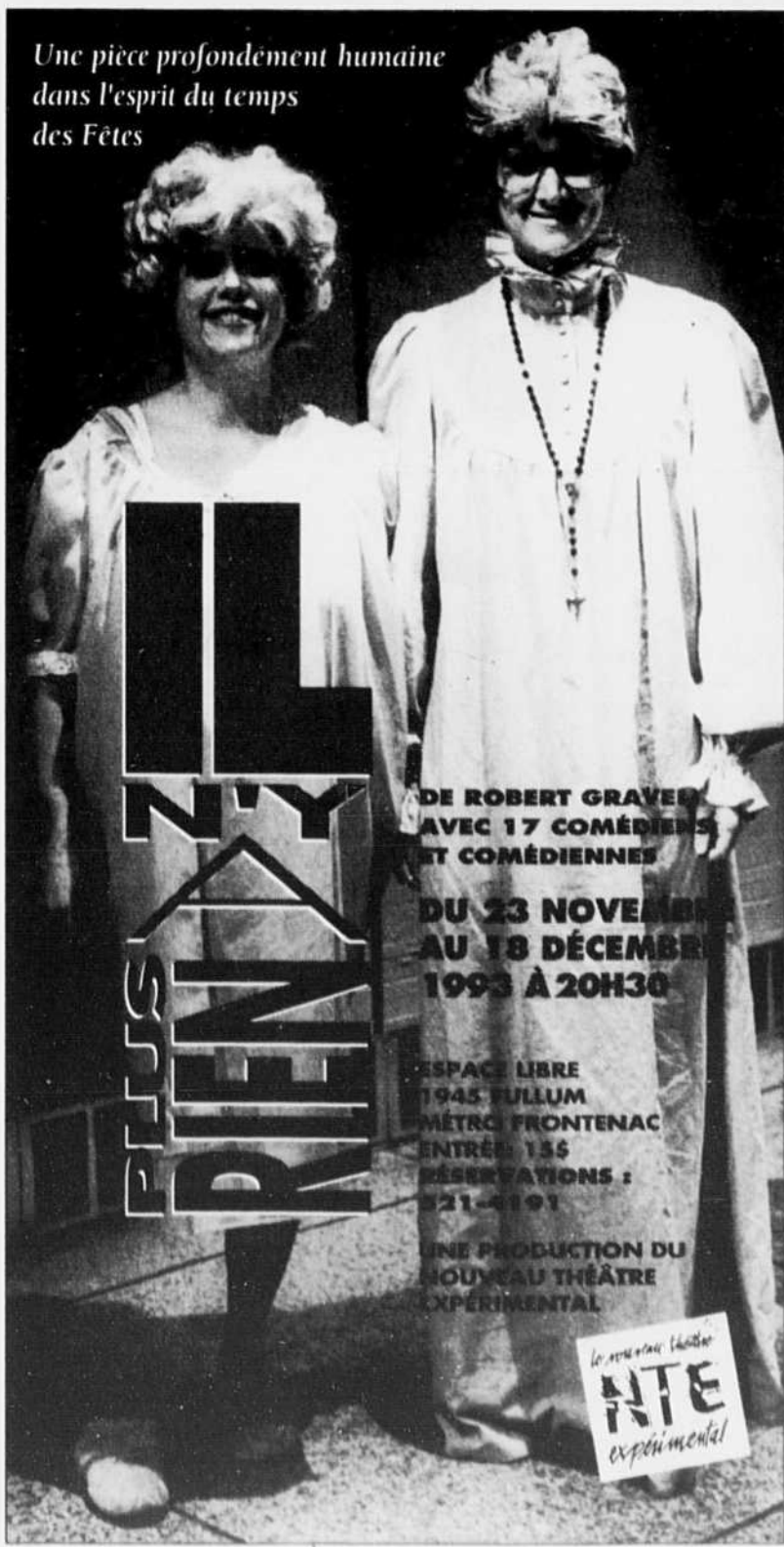
Avec beaucoup de retard, un clin d'oeil au délicieux second album du quatuor français. Enfin une pop francophone qui n'a rien à envier aux camarades ricains. *Fous à lier* est une bouffée d'air frais aux textes subtils, aux mélodies ensoleillées et

au rythme entraînant. Ça déboule plus vite que son ombre et l'on peut sans danger l'écouter morceau par morceau en multipliant les reprises de chacune des plages. Un coup de coeur sans mesure pour la bande à Jipé (le chanteur berète et lunette) qu'on se serait bien approprié le temps d'un spectacle!

BEAT THE BORDER

Goefrey Oryema, RealWorld/Virgin

Coqueluche des adeptes du câble qui l'entendent chaque semaine dans le générique du *Cercle de Minuit*, Oryema doit vraiment son explosion sur le marché populaire à ce court extrait largement médiatisé. Peter Gabriel ne s'y est pas trompé, et il y a belle lurette qu'il lui déroule le tapis rouge. Ougandais, Goefrey Oryema s'est exilé à Paris au milieu des années 70 pour fuir les tensions politiques de son pays. Il y rencontre une faune africophile et profite du vaste courant de musiques africaines qui déferle sur l'Hexagone pour jouer à droite à gauche au point de se faire remarquer en 1989 par l'un des fondateurs de WOMAD. Son premier album *Exile* est enregistré sous la houlette de Brian Eno lui-même. Sur ce deuxième, on retrouve Oryema très proche des sonorités gabrielienues. C'est sensuel, c'est puissant! Autant inspiré par les relects traditionnels que par la haute technologie londonienne, Oryema s'affirme dans un genre très particulier. On en redemande et ça tombe bien puisque monsieur Oryema sera en concert au Spectrum pendant les FrancoFolies. Préparez les ventilateurs... ça va être chaud!
Pascale Pontoreau



DISQUES CLASSIQUES

Bach, à la manière de Maria Tipo

MARIA TIPO

Bach, les six «Partitas». EMI CDC 7 54463-2, no. 1 BWV.825, no. 2 BWV.826, no. 4 BWV.828, EMI CDC 7 54464-2, no. 3 BWV.827, no. 5 BWV.829, no. 6 BWV.830.

CLAUDIO ARRAU

Bach, «Partitas» no. 1, no. 2, no. 3 et no. 5. Philips 434 904-2, coffret de 2 CD.

DINU LIPATTI

Bach, «Partita» no. 1, enregistrement du 9 juillet 1950. Coffret de 5 CD, comprenant des oeuvres de Scarlatti, Mozart, Schubert, Chopin, Liszt, Schumann, Brahms, Grieg, Ravel, Enesco; EMI CZS 7 67163-2.

CAROL BERGERON



lon lui, Maurizio Pollini serait le seul à pouvoir lui disputer cette suprématie car les Aldo Ciccolini (établi en France où sa carrière a pris son essor) et Maria Tipo ont acquis une renommée beaucoup plus modeste (*The great pianists*, édition de 1987, Simon & Schuster).

Sans doute est-il utile de préciser que Tipo semble avoir délibérément préféré limiter ses activités de concertiste afin de pouvoir consacrer aussi à l'enseignement, notamment au Conservatoire de Genève ou, depuis 1984, elle est titulaire d'une classe de perfectionnement et de virtuosité. Or, c'est à cette même institution que fut associé, dès 1944, Dinu Lipatti. C'est aussi en Suisse que furent réalisés les derniers enregistrements de Bach du pianiste chilien Claudio Arrau.

Il est donc possible d'enregistrer Bach au piano... car Glenn Gould n'en détient pas le monopole; d'autant que le génial pianiste torontois occupe une place à part, une place aussi particulière qu'unique. Lipatti, Arrau et Tipo me paraissent d'autant mieux se comparer que leurs interprétations passent par le truchement d'un instrument qu'ils ne remettent pas en cause. Si l'on parlait de «transcription», il faudrait limiter le mot au simple fait que ces interprètes utilisent un piano pour ce qu'il est, rien de plus; un piano plutôt qu'un clavier ou un clavicorde qu'un plus grand souci d'authenticité obligerait à préférer dans les *Partitas*.

Ce point établi, reste à considérer le degré d'objectivité que les trois pianistes accordent, par exemple, à la première *Partita* BWV.829. Et là, la plus haute cote irait sans conteste au pianiste à Lipatti chez qui objectivité se marie avec noblesse de sentiment et hauteur de ton — l'économie des moyens employés reflète tout simplement une grande intériorité. A noter que la collection EMI reproduit l'enregistrement studio réalisé à Genève, et non, celui provenant du dernier récital donné au Festival de Besançon, le 16 septembre 1950, quelques se-

maines avant sa mort prématurée.

L'approche d'Arrau se situe à l'opposé. Cependant, la «subjectivité» est ici fortement soumise aux limites, parfois éprouvantes, d'un pianiste âgé et considérablement affaibli. On a beau vouloir parler d'intériorité, la matérialisation de la pensée se heurte tragiquement à un corps qui, de toute évidence, ne fonctionne plus comme auparavant. Pour déchiffrer le «message», il faut absolument replacer ce témoignage tardif dans la perspective d'une longue et riche carrière. Pour une appréciation juste d'Arrau, on écouterait les *Variations Goldberg* de Bach enregistrées en 1942 (RCA Victor 7841-2-RG).

Le Bach de Maria Tipo occupe une position médiane, plus près d'Arrau que de Lipatti, cependant. Les *tempos* sont généralement modérés; nimbé de pédale, le jeu est essentiellement *legato* et très expressif. On est, faut-il le préciser, à mille lieues de Gould. Il y dix ans, on aurait cité cette approche trop pianistique et maniérée en exemple à ne pas suivre. Aujourd'hui, le pendule est passé de l'autre côté, par réaction, et l'on trouvera rafraîchissant de se laisser ainsi aller à de tels épanchements dans une musique qui, à mon sens, n'en demande pas tant.

L'île
Nore
PUB

L'AFFAIRE TARTUFFE

THE GARRISON OFFICERS
REHEARSE MOLIERE

texte
Marianne Ackerman
mise en scène de
Guy Sprung



«un spectacle captivant d'un bout à l'autre»
— Le Devoir

«une pièce magnifique, un véritable tour de force»
— La Presse

«a play of sweeping scope, Shakespearean ambition and delicious flashes of wit»
— The Gazette

«fascinating, timely ... a revisionist view of what's happened to Anglos and Québécois since the battle for Abraham's heights two centuries ago»
— Toronto Star

«beautifully produced, entertaining ... a metaphor for the stew of backgrounds and languages that have formed Québec»
— Globe and Mail

«remarkable ****»
— Toronto Sun

10-13
NOV
20H

4 représentations seulement

Billets: 18\$ et 20\$
Monument-National 1182 boul. St-Laurent
Réservations: 871-2224 • Information: 987-1774



MONUMENT-NATIONAL

1182, BOUL. SAINT-LAURENT
MÉTRO PLACE D'ARMES
OU SAINT-LAURENT

TICKETS: 871-2224



L'île aux
scotches rares

342, rue Ontario Est,
Montréal, 982-0866

LES ARTS

DISQUES

Très complètement Paul et Paul

Après Léo Ferré, Jacques Brel, Édith Piaf et Georges Brassens, malgré les hésitations d'EMI, l'intégrale de Paul et Paul paraît en disque compact

L'INTÉGRALE
Paul et Paul
Les HA-HA (EMI)

SYLVAIN CORMIER

Les caméras tournent, les flashes crépitent. Des trois Paul, on a peine à reconnaître Jacques Grisé, dont la barbe a pris pas mal de sel dans le poivre depuis les beaux jours du groupe. Claude Meunier et Serge Thériault, eux, sont presque trop

que j'aie le temps de me présenter: «Pourquoi tu viens nous écoeurer avec les Beatles? Paul et Paul, c'est pas assez pour toi?»

Je n'ai pas osé répondre, pas plus que je n'oserai lui dire pendant l'entrevue que je connais les deux albums (introuvables) de Paul et Paul par cœur et que je peux encore en réciter des extraits choisis, quinze ans plus tard. Impossible de lui avouer que, préposé dans un libre-

n'ai jamais vu Paul et Paul en spectacle. En 1977, je ne savais même pas où était l'Hôtel Nelson, encore moins l'Évêché, lieu de leurs premiers tabacs et de l'enregistrement du premier album. L'assureur, le greffier de tête et le boxeur, je les imaginai d'après les photos. Le reste, ce sont des témoins qui me l'ont raconté: que Paul et Paul amorçaient leur show en véritables placiers (d'où les costards jaunes), et qu'ils allaient cogner aux portes des toilettes pour avertir les spectateurs aux vestes trop lâches que le spectacle allait commencer. Je me considère tout de même chanceux d'avoir les disques. Les moins de trente ans, familiers avec Ding et Dong et *La p'tite vie*, n'ont rien de Paul et Paul.

C'est-à-dire qu'ils n'avaient rien. D'ailleurs, ils auront l'Intégrale.

J'ai fait des cassettes à bien du monde, mentionne Meunier pour justifier la demande. Quand j'ai vu les intégrales d'Yvon Deschamps en compact, je me suis dit qu'on devrait faire la même chose. Mais ça n'a pas été facile. Capitot n'y croyait pas. A Toronto, Paul et Paul, Ding et Dong, ça ne veut rien dire. Il a fallu que des gens de Pepsi téléphonent à Toronto. Ça a pris deux ans et beaucoup de persuasion, mais on voulait que ça sorte, parce que c'est important pour nous. C'est le début de toute notre affaire. L'Intégrale, pour une fois, porte bien son nom. Tout y est. Les deux albums au complet, l'éponyme, témoin du passage à l'Évêché, et l'album-concept *Rémi AM-FM*, enregistré en studio («C'était notre Dr Pepper, rigole Meunier en référence au Sgt Pepper des Beatles. Après, j'suis tombé dans le Pepsi...»).

Les tri-locs

En complément, on a eu l'heureuse initiative d'inclure les géniales rengaines western *Huguette* et *Kojak*, les deux faces du seul 45-tours de Paul et Paul, paru en 1977,



Pour le lancement de *L'Intégrale de Paul et Paul*, les trois Paul, Claude Meunier, Serge Grisé et Serge Thériault ont revêtu leurs vestons jaunes d'époque.

et réalisé avec l'aide de Michel Rivard et Robert Léger, alors membres actifs de Beau Dommage. Le même Rivard a d'ailleurs participé à l'enregistrement d'une version toute neuve de *C'est Noël*, bonus inespéré. Avec couplet et refrain inédits. La version complète a toujours existé, mais on ne l'avait jamais endisquée. On la faisait dans nos parties. Je l'avais écrite avec Michel Rivard, qui était mon co-loc à ce moment-là.

Louis Saia aussi. En fait, on était des tri-locs. On trippait sur le western, on écoutait Emmylou Harris, mais le western ketaine nous faisait bien rire. On aimait la mélodie en même temps qu'on parodiait le propos. Les tomes, à la limite, sont encore bonnes...

Un serveur passe, offre du vin. Meunier decline: «Moi, je ne bois jamais sur l'acide.» C'était tout à fait ça, Paul et Paul: l'insolite de toute une génération, l'humour post-hallucinogène des baby-boomers. La réalité regardée au fish-eye, au kaléidoscope. «Au cégep, je montais déjà des shows complètement absurdes, se souvient Meunier. A quatre gars, on était les frères Boudrias. L'un imitait un coucher de soleil, un autre l'échangeur Turcot à l'heure de pointe. C'était des imitations un peu difficiles. Flyees, mettons.» Je mime le gars qui tire une bouffée de jamaïcain. Meunier sourit. «C'était de l'humour inspiré...»

Un courant mondial

Inspiré par les Cyniques («le gref de tête, observe Meunier, c'était vraiment leur style de questions-réponses») et Yvon Deschamps («pour la qualité de ses textes»), l'humour de Paul et Paul n'était pas moins radicalement nouveau: «Rire des idoles, des gouvernements, de l'actualité, ça ne nous intéressait pas. On faisait partie d'un courant mondial d'humour absurde.» Simultanément, la première bande de *Saturday Night*

Live à New York, celle de *Second City* à Toronto, Cheech & Chong à Los Angeles, et les Monty Python d'Angleterre inventaient pour la génération la plus narcissique de l'histoire un humour sur mesure. «Je regardais religieusement Monty Python le vendredi soir au six. Dans un de leurs sketches, on interviewait un gars mort. La question, c'était: is there life after death? Le gars ne répondait jamais. A la fin, l'interviewer concluait, très sérieusement: well, it seems that there is no life after death. J'adorais ça.»

L'auditoire de Paul et Paul, au début, était forcément limité à une tranche d'âge bien précise, avec laquelle le groupe entretenait tout un réseau de connivences, de références communes. Passé la trentaine, la majorité des gens ne pouvaient tout simplement pas comprendre les stéréotypes de langage, les personnages caractérisés à outrance, ils en étaient la source. «Quand on faisait les frères Dénuy, la moitié des salles nous prenait au sérieux et pensait qu'on était des chanteurs plates.» Le public potentiel s'est fatalement agrandi à mesure que les 18-30 ans de l'époque ont vieilli et que les générations suivantes se sont ajoutées: de Ding et Dong à *La p'tite vie*, le nombre de ceux qui peuvent décoder les strates de sens, les second et troisième degrés, n'a fait que croître. «Aujourd'hui, déclare pompeusement Meunier avec la voix de Dong, on est comme Tintin.»

Paul et Paul

service Esso au début des années 80, j'obtenais grâce à Paul et Paul un vif succès à chaque party de Noël en chantant à tue-tête, intercom ouvert, à l'intention des clients et de la vingtaine d'employés empilés et imbibés dans la guérite, l'immortel refrain des frères Noël et Janvier Dénuy: «C'est Noël car il neige dans ma tête / Par-tout partout les flocons sont réunis...»

Dr Pepper vs le sergent

J'étais un peu gêné parce que je n'ai que ça: les disques et Esso. Je

MUSIQUE en tête

LE CALENDRIER DES
ÉVÉNEMENTS MUSICAUX
À VENIR

NOVEMBRE

7

STUDIO DE MUSIQUE ANCIENNE DE MONTRÉAL

Première audition depuis le 17^e siècle!

BIBER: MISSA CHRISTI RESURGENTIS

également au programme: Litanie de S. Joseph et Requiem en la majeur

avec le chœur de 19 voix du Studio et un ensemble instrumental

de 21 musiciens incluant cornets, saqueboutes et trompettes

sous la direction de Christopher Jackson

le dimanche 7 novembre 1993 à 20h en l'église Notre-Dame-du-Très-Saint-Sacrement

500, rue Mont-Royal est (Métro Mont-Royal)

Billets: 23 \$ (rég.) 18 \$ (ét./65+) toutes taxes incluses - Informations/réervations: 843-4007

12

Les Idées Heureuses présente

IL DIVINO CLAUDIO

concert commenté par Geneviève Soly

Musique sacrée et profane de

MONTEVERDI

avec Suzie LeBlanc, soprano,

Benjamin Butterfield et Michel Ducharme ainsi que huit instrumentistes.

Le vendredi 12 novembre à 20 h

Église Erskine et Américaine, rue Sherbrooke, angle Crescent

Billets rég.: 20 \$ rég.: 12 \$

Renseignements: 843-5881

14

OSMRso

Orchestre Symphonique de Mont-Royal

Jacques Faurbert, fondateur et directeur artistique

Les gagnants du Concours 1993

Stéphan Sylvestre, Jacinthe Latour, Wonny Song

Concertos pour piano de BRAHMS, CHOPIN, GRIGI

Symphonie no 2 de BORODINE

direction Stéphane Laforest

Dimanche 14 novembre 1993 à 20 heures

Salle Claude-Champagne — 220, Vincent d'Indy, Outremont

Billets 20\$ — 16\$ — 12\$ — 8\$ — 4\$ — 2\$ — 1\$ — 0,50\$

Centre des loisirs V.M.R. • Trust Général, Centre Rockland • Admission: 790-1245

25

26

28

FORUM 93

Forum international des jeunes Compositeurs

répétitions publiques • portraits • tables rondes

CONCERTS 25 26 28 novembre

Le Nouvel Ensemble Moderne

sous la direction de Lorraine Vaillancourt

salle Claude-Champagne, 220 ave Vincent d'Indy, Outremont

Info-Forum: 343-5962 — Billetterie Admission: 790-1245

CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA
MUSIQUE

EN COLLABORATION AVEC LE DEVOIR ET LA COOPÉRATIVE "LES NUAGES"

24^{ème} SAISON
de CONCERTS
1993-1994

MUSICAMERATA
Ensemble de musique de chambre
le plus prestigieux
au Canada

SAMEDI LE 13 NOVEMBRE À 20H00
3461, Mt. Tasch
Université McGill, Mémo Peril

UNE JEUNE ÉTOILE AU VIOLON

invité: MARC-ANDRÉ GAUTHIER
Lecteur SOUVAIN à deux violons
Debussy SONATE EN SOL
E. RAUM LES OMBRES
BOUCHERINI QUINTETE Op. 57

AVEC: BERIA ROSENBLUM, piano; LUIS GRISHAUZ, violon,
Nadine RACINE, alto et LEO GRISHAUZ, violoncelle.

CONSEIL
DES ARTS

Billets: 16 \$ (14 \$ étudiants & âgés d'au moins 18 ans)
Visa & MasterCard sont acceptés.
Renseignements/Réervations: 489-8713

Gouvernement du Québec
Ministère de la Culture

DANSE CITÉ Les Arts du Maurier Ltée

PRÉSENTE VOLET INTERPRETES 4 GIOCONDA BARBITO DAVID W. ROSE DANIEL SOUTIÈRES

CHORÉGRAPHES
JEANNE RENAUD
JAMES KUIDELKA
GINETTE LAURIN
DANIELE DESNOYERS
PAUL-ANDRÉ FORTIER

COLLABORATEURS ARTISTIQUES
CARMEN ALIE
JEAN-YVES CADIEUX
JEAN-MARIE GUAY
DENIS LAVOIE
MARC PARENT
JEAN-PHILIPPE TRÉPANIÉ

DU 10 AU 21 NOVEMBRE 1993 À 20 H
RELÂCHE LES 14 ET 15 NOVEMBRE AU STUDIO DE

L'AGORA DE LA DANSE
BANQUE LAUBENTHIN
525-1500
ADMISSION 790-1245

EXPOSITION PHOTOGRAPHIQUE MICHAEL SLOBODIAN
DU 10 AU 21 NOVEMBRE 1993 FERMÉE LE 14 ET 15 NOVEMBRE

840 est, rue Chénier, Montréal (Québec) H2L 1H4

DANSE CITÉ est subventionnée par le ministère de la Culture et du Patrimoine du Québec, le Conseil des Arts du Canada, le Conseil des Arts de la Communauté urbaine de Montréal, le ministère de la Santé, de la Sécurité et de la Sécurité du Peuple.

POUR PLUS D'INFORMATIONS, CONSULTEZ LE DEVOIR, SECTION "LES ARTS" DU SAMEDI

LE DEVOIR

ACOUSTIQUE CLASSIQUE FLAMENCO

JOE PASS LEO KATKINE FÉFÉ ROMERO PACO PEÑA

DIMANCHE, 14 NOVEMBRE, 19 H 30
Billets 35 \$, 30 \$, 25 \$, 20 \$.
Les taxes applicables sont en sus.

GUITAR SUMMIT

QUATRE GUITARISTES VERTUEUX possédant chacun un style bien distinct!

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Réervations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service. Redevance de 1,25 \$ (+taxes) sur tout billet de plus de 10 \$.

Entreprises Gesteur Inc.

LES ARTS

DANSE

Jan Fabre, le balletomane fou

À Ottawa, la danse se porte bien merci

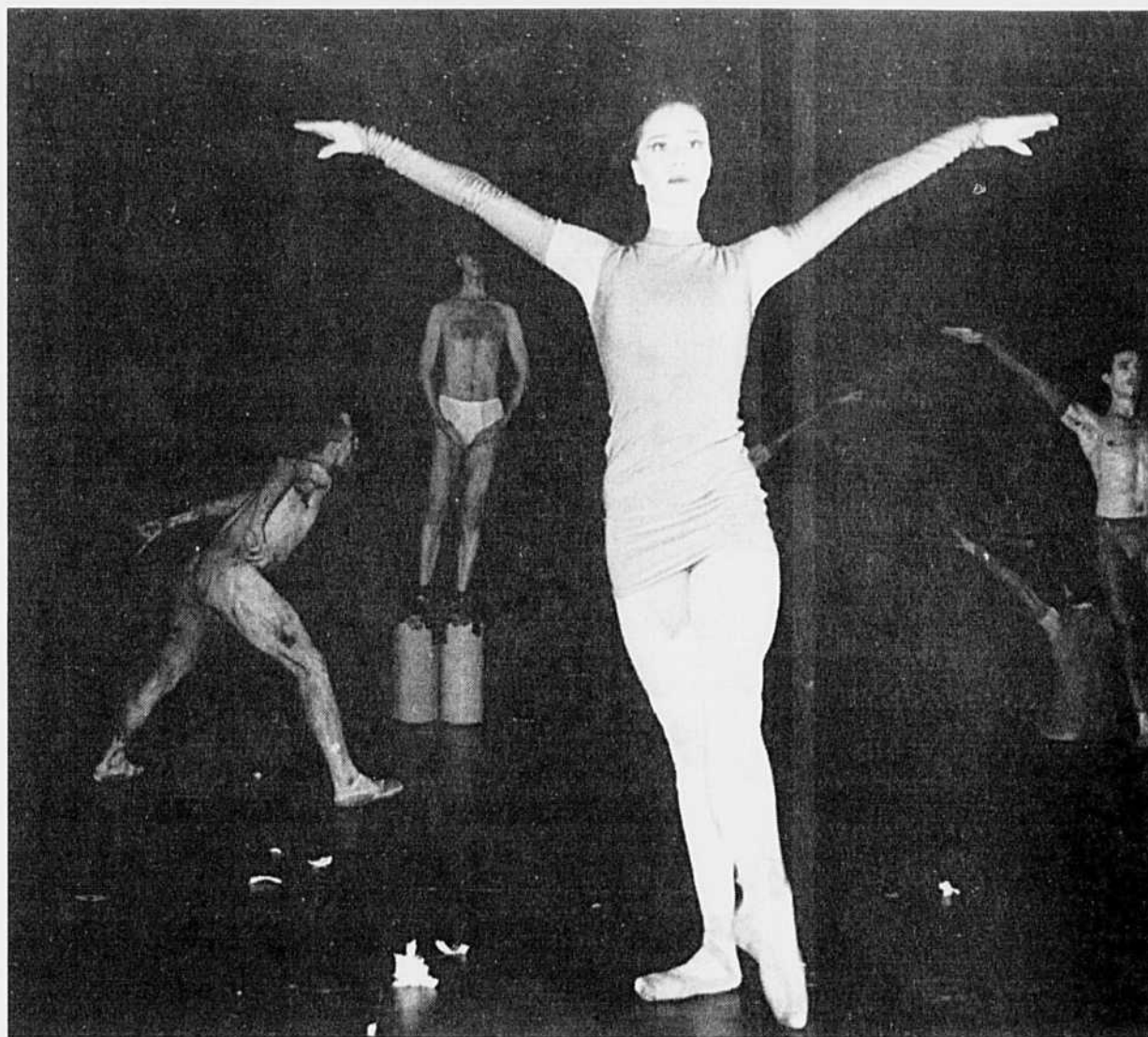
VALÉRIE LEHMANN

Il vient de bâtir sa troisième chorégraphie et déjà le monde entier le connaît, parce qu'avant d'entrer dans la danse, il représentait une forte figure du théâtre et des arts visuels contemporains belges. Innovateur, audacieux, pernicieux, onirique, radical, c'est ainsi que des dizaines de critiques d'art et de professionnels du spectacle le qualifient. Ce chorégraphe flamand de trente-cinq ans, qui s'est installé pour deux jours, jeudi et vendredi derniers, au Centre national des arts d'Ottawa avec sa dernière œuvre intitulée *Da un'altra faccia del tempo*, n'est pas un autre qui. Même sa réputation internationale ne peut rivaliser avec la puissance de chacune de ses grandioses mises en scène.

La première mise en scène de ce jeune créateur explosif, intitulée *Theater geschreiben met een K is een kater*, présentée en 1980 en Belgique, avait irrité et abasourdi la communauté française belge, tant les textes et le travail scénique contenaient de violence et de créativité brutes. En 1982, de cette recherche, vint un succès international tourné au Japon, en Australie et aux USA, ... sous la forme d'un spectacle qui durait plus de huit heures. A lui seul, il anticipait à hauteur d'esprit les trois études chorégraphiques puis trois spectacles hauts en couleurs que ce créateur allait composer: *Danssecies* en 1987, ballet extatique qui devint un opéra de fou intitulé *Das Glass im kopf wirf von glas*, *The sound of one hand clapping* qui donna naissance à l'opéra *Silent screams, difficult dreams* en 1990, puis *Da un'altra faccia del tempo* créé cette année, qui devrait être suivi en 1995 d'une pièce chantée, conclusion ultime du vaste tryptique en chantier depuis 5 ans.

Une série infinie de déconstructions

Au centre des préoccupations actuelles de l'artiste, malgré ce que laisse croire son passé, se situe le ballet. Jan Fabre aime conjuguer la danse sous toutes ses formes, expressives et abstraites, dans tous les genres, ultraclassiques et post-modern. Il adore travailler les ambiances — qu'il veut froides, dépourvues ou colorées à l'extrême — en rapport avec la chorégraphie et ses thèmes naissent de ses rencontres avec le mouvement. Jan Fabre s'apparente à un balletomane fou, dans ce sens où il va jusqu'à prendre la danse comme unique propos de ses pièces, comme c'est le cas pour *Danssecies*, dont le sujet ne concerne que des possibles évolu-



Da un'altra faccia del tempo, une chorégraphie de Jan Fabre.

PHOTO J.P. STOOPT

tions esthétiques de cet art de scène. Quant à la gestuelle de cet auteur flamand, elle est essentiellement constituée d'une série infinie de déconstructions analytiques de plusieurs formes de danses existantes basées sur la technique classique.

Son ballet *Da un'altra faccia del tempo* est une chorégraphie à pleine vapeur, qui ne laisse pas au spectateur le temps de respirer entre deux pas. La dramaturgie est construite comme une toile d'araignée qui n'offre aucune issue de secours au voyeur, le rythme de la pièce étant hypnotique sinon hallucinatoire.

De l'autre côté du temps se vit comme une plongée vertigineuse dans le rouge et noir, dans le rêve et le cauchemar, dans un univers agité de forces surnaturelles, animé par une dizaine de personnages clés. Il s'agit du règne du désordre, donc de l'empire de la désarticulation, qui conduit évidemment à l'innovation puis à la remise en état, d'autres paradigmes faisant force de loi. Ce spec-

tacle, que certains qualifient d'œuvre sadique tant le propos allégorique réfère à l'inhumain ou à l'humiliation par instants, est sans conteste une œuvre de chaos et de beauté qu'il faut prendre comme une peinture du diable en mutation. On doit la cueillir (l'accueillir?) comme on arrache un fruit vert de l'arbre, avec arrogance et désir de possession.

La plupart des chorégraphies présentées durant la saison 1993-1994 au Centre national des arts d'Ottawa ressemblent d'ailleurs à ce type d'œuvres résolument modernes dans leur discours philosophique ou esthétique. Et, quoique ce lieu de la capitale canadienne se veuille ouvert aux différents courants artistiques, la programmation s'y révèle assez subtile pour composer une suite cohérente de spectacles représentatifs de la danse actuellement présente sur les scènes internationales: après le Belge Jan Fabre, le Centre national des arts d'Ottawa reçoit la semaine prochaine la chorégraphe allemande

Armanda Miller, puis en décembre la célèbre troupe japonaise Sankai Juku et le Ballet National du Canada. Au printemps, outre les différentes grandes compagnies canadiennes de ballet classique, s'y produiront Harvey Meller, de Vancouver, le Jeffrey Ballet et David Parsons, de New York, le Ballet Teatro Espacio, de Mexico, la Compania nacional de Danza, de Madrid, et le Français Joseph Nadj, que les Montréalais avaient plébiscité lors du Find 1991. Des chorégraphies à voir.

TÉLÉVISION

La grammaire en dessins animés à R.-Q.

MARTINE TURENNE
LE DEVOIR

Après six ans de conceptions, d'expérimentations, de réflexions et d'actions, et après avoir investi 12 millions\$ dans la chose, Radio-Québec lançait hier un tout nouveau produit fort bien lèche et destiné à aider les enfants du primaire à digérer la grammaire sans y laisser à jamais leur goût pour la langue française.

L'aventure de l'écriture est une grammaire télévisuelle en dessins animés, avec personnages, histoires et tout, produite en capsules d'une minute et demi ou de 3 minutes et demi, et présentée avant et après les émissions préférées des enfants. Des genres de pub, quoi, où l'enfant assimile orthographe, grammaire, accords de participes passés et ponctuation. Trois cent capsules sont prévues, mais la longévité du produit est quasi éternelle, à tout le moins indémodable.

«Tout comme Obélix est tombé dans la potion magique lorsqu'il était petit, dit Michèle Tougas, productrice de *L'aventure...* à Radio-Québec, nous voulons que les petits Québécois tombent dans la grammaire dès leur plus jeune âge.»

Le produit final, de très grande qualité, était des plus ambitieux et la présidente de Radio-Québec, Françoise Bertrand, a avoué hier qu'elle a eu ses moments de doutes sur la pertinence de mener à bien pareil projet. «Je n'étais plus sûre, à un certain moment, que Radio-Québec ait à s'embarquer là-dedans.» Mais le visionnement de *L'aventure...*, son accueil, notamment tout récemment au SIPCOP de Cannes, lieu de rencontres des télédiffuseurs du monde entier, l'a convaincu du bien-fondé de la chose, d'autant plus la série de capsules correspond au mandat éducatif de sa boîte.

L'aventure... ne remplacera pas profs et dictionnaires, a pris bien soin de préciser la ministre de l'éducation, Lucienne Robillard, dont le ministère a investi des sommes importantes dans la série. Les séquences de quelques minutes misent sur la visualisation: l'enfant répète de mémoire ce qu'il a vu. Mais pour l'apprentissage de la règle, il faudra voir son prof.

Pour maximiser l'impact chez les

jeunes, les concepteurs misent sur l'aspect répétitif: mettre un «x» ou un «s» sur tel ou tel mot ne répond à aucune logique, il faut l'apprendre par cœur. Dans l'une des capsules, un des personnages pose d'ailleurs cette question existentielle mais insoluble: pourquoi un «s» à bleu?

Les enfants qui ont visionné les premières capsules ont apparemment beaucoup aimé. Il faut dire que *L'aventure...*, produite par Ciné-Groupe, est un attrayante, avec des personnages amusants (en particulier le chien), visuellement très réussis, des chansonnettes parfaites bref, c'est un produit d'accompagnement idéal pour aider à assimiler une matière légendairement indigeste: la grammaire française.

Dans les écoles, les professeurs pourront présenter six capsules en bloc, accompagnées d'un matériel didactique préparé par des équipes de linguistes.

À la télévision, les capsules de *L'aventure...* seront diffusées avant et après quelques émissions pour enfants, notamment *Pacha et les chats*, *L'étalon noir* et *Le magicien d'Oz*. Radio-Québec amorcera la diffusion durant la période des fêtes, profitant notamment de la présence de Cinécadeau dans la grille-horaire. Le hic, c'est qu'on ne peut inclure *L'aventure...* dans les émissions pour enfants les plus populaires de Radio-Québec, car ses plus gros vendeurs, genre *Passé-Partout*, n'ont pas été conçus pour absorber des périodes supplémentaires d'une minute et demi, et encore moins de 3 minutes et demi. «Nous voulons éventuellement prévoir, dans la production de toutes nos émissions pour enfants, la diffusion des capsules de *L'aventure...*», a dit Daniel Beauchemin, vice-président à la programmation à Radio-Québec.

Pour amortir ce méga-investissement, on ne cachait pas, hier, fonder de grands espoirs dans l'exportation de *L'aventure...* Les Français (via CNDP) et les Suisses (RTBF) ont démontré beaucoup d'intérêt dans ce qu'ils ont vu à Cannes. On a produit des capsules en anglais et en espagnol et là encore, les réponses ont été positives. Le produit plaît, c'est certain, mais la PDG, Françoise Bertrand, dit attendre «l'arrivée de chèques» pour se réjouir de l'exportabilité de *L'aventure de l'écriture*.

Association culturelle
T.X. Renaud

CONFÉRENCES

MERCREDI, 10 NOV., 20H
«Léonard de Vinci,
ingénieur de la Renaissance.»
par Marie-Claude
Deprez-Masson.

MERCREDI, 17 NOV., 20H
«Napoléon Bonaparte
et le style empire.»
par Michel Brunette.

MERCREDI, 24 NOV., 20H
«L'encyclopédie.
Entre la Réalité et l'Utopie.»
par Claude Sutto.

Auditorium
St-Albert-Le-Grand
2715 Chemin de la
Côte Ste Catherine
Entrée à droite par
l'Institut de la Pastorale
Métro:
Université de Montréal
ou autobus 129
Stationnement gratuit
Renseignements: 332-4126
de 17H à 19H
(lundi, mardi, jeudi)
Billets: 7 \$
(abonnés: 4 \$,
étudiants: 3 \$)

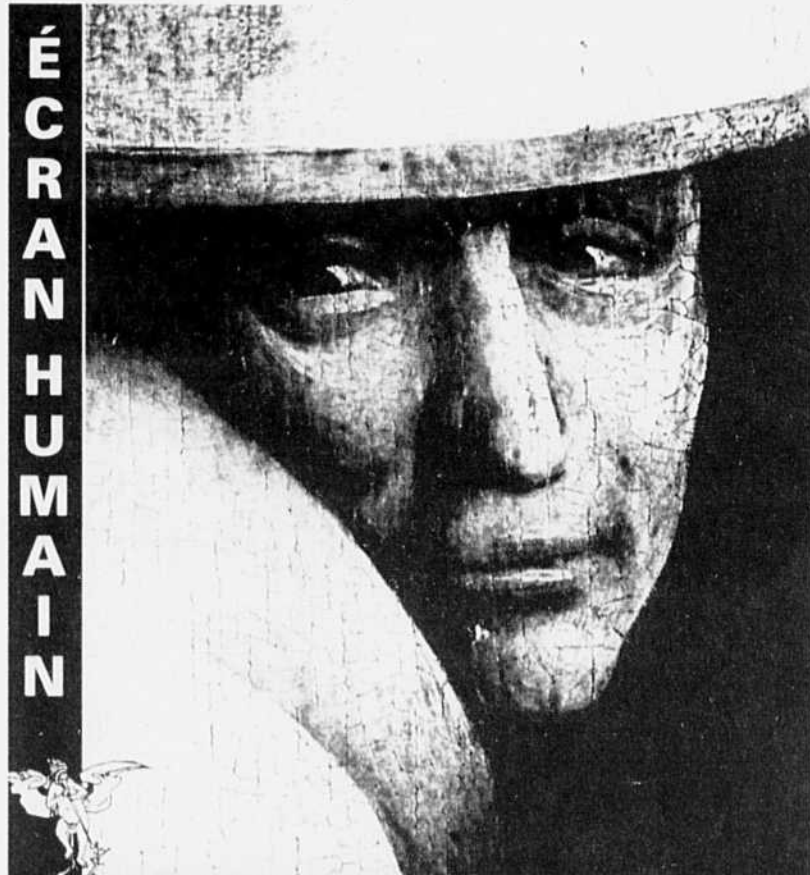
LE DEVOIR

Pour
annoncer
votre
RESTAURANT
appelez le

(514) 985-3399

1 800 363 0305

Télec. (514) 985-3390



En collaboration avec Les Arts du Maurier Ltée
L'Écran Humain et le Musée d'art contemporain de Montréal présentent

TENTATIONS

Spectacle événement multimédia inspiré de l'univers fantastique du peintre Jérôme Bosch
10, 11, 12, 13, 14 novembre 1993, 20 h



MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Salle Beverley Webster Rolph 185, rue Sainte-Catherine Ouest (métro Place-des-Arts)

12 \$ 10 \$ 8 \$
RÉGULIER ÉTUDIANTS/ANES GROUPES DE 10+BILLETTERIE DU MUSÉE
847-6212

Protection inc.

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE
DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT60
SAISON

GALA BÉNÉFICE 1993 présenté par nt northern telecom



Charles Dutoit



Sarah Chang



Zubin Mehta

DEMAIN à 18h00

à la Salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts

R. STRAUSS: *Don Juan, opus 20*
MENDELSSOHN: *Concerto pour violon, opus 64*
RAVEL: *Daphnis et Chloé, suite no 2*
RAVEL: *La Valse*

BILLETS: 15\$ 30\$ 60\$ (taxes incluses)

GRATUIT

L'ÂIT

présente

LES CAUSERIES OSM

Mardi 9 et mercredi 10 novembre à 18h45
Hall central de la Place des Arts

En collaboration avec



Place des Arts

INVITÉS CETTE SEMAINE:

José Evangelista, compositeur résident
Patrick Schupp, annotateur de programmes de l'OSM

LES CONCERTS GALA

LIBOR PESEK, chef • IVAN MORAVEC, piano

Mardi 9 et mercredi 10 novembre, 20h00

NOVAK: «O vecne touze» (première à l'OSM)
RAVEL: *Concerto en sol*
DVORAK: *Symphonie no 7*

BILLETS: 9,75\$ 19,25\$ 27,00\$ 30,00\$ 37,50\$ (taxes et redevance PDA en sus)



LES MATINS SYMPHONIQUES MÉTRO

LIBOR PESEK, chef • SYLVIANE DEFERNE, piano

Mercredi 10 novembre

10h30

MOZART: *Concerto pour piano no 20, K 466*
DVORAK: *Symphonie no 7*

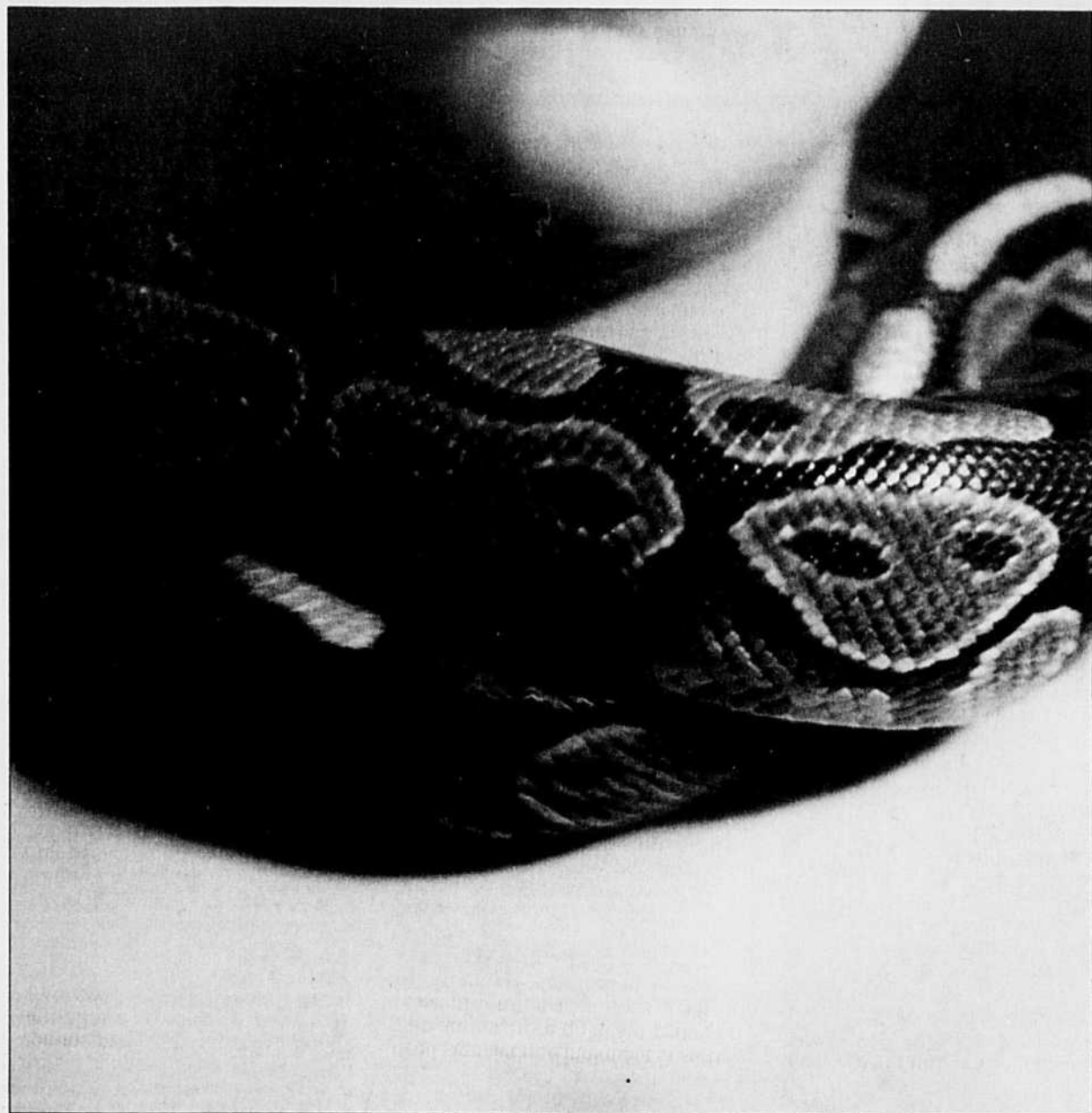
BILLETS: 14,00\$ (taxes et redevance PDA en sus)

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Billets en vente à l'OSM / 842-9951, à la PdA / 842-2112
et Réseau Admission / 790-1245

LES ARTS

ARTS VISUELS



Incertitudes (détail), une oeuvre de Céline Messier réalisée en 1993.

SOURCE VOX POPULI

Les stigmates éternels de la grâce

JEUNE PHOTOGRAPHIE
Galerie Dazibao
279, rue Sherbrooke ouest,
espace 311 C
Jusqu'au 14 novembre

LOLY DARCEL
Galerie Oboro
4001, rue Berri, espace 301
Jusqu'au 14 novembre

CELINE MESSIER, PASCALE ROBERT
Galerie Vox
4060, Boulevard Saint-Laurent,
espace 101
Jusqu'au 14 novembre

MARIE-MICHÈLE CRON

On suit l'événement annuel *Jeune Photographie* comme on entre en religion. En fait, Dazibao, qui inclut dans sa programmation régulière cette exposition consacrée à la révélation de nouveaux talents, nous permet de partir sur les traces — c'est le cas de le dire — de pratiques photographiques qui ont parfois le dénominateur commun, nonobstant l'âge des artistes, fait déraiper le qualificatif jeune dans celui de professionnel. Car à voir, comme par le passé, les démarches actuelles — moins éclatantes que les autres toutefois — qui s'accrochent aux cimaises de la galerie, on se prend à penser que Montréal est une pépinière fertile à l'éclosion de discours sobres et rigoureux sur un médium qui, comme la vidéo, n'en finit pas de faire éclater le sens, de le faire irradier dans les multiples pistes de lectures du réel. C'est le cas des trois artistes sélectionnés par les commissaires invités Mélanie Blais et Sylvain Campeau qui se penchent sur les notions d'espace et de temps, de distanciation et de proximité, d'écart que doit combler le spectateur dont la vision se fait parcellaire, erratique, puis mis en parenthèses.

Cela marche particulièrement bien avec *le corps des larmes* de Jean-Pierre Aubé qui nous introduit dans l'intervalle, entre deux images irréelles que quelques indices rapprochent, qu'une même aura enveloppe, la première, une addition de pans photographiques faisant léviter eau, air, masses rocheuses dans un espace lacté, la seconde, révélant et redoublant la présence, de par une lumière placée derrière la surface protectrice d'une pellicule de cire, la joue d'un visage légèrement incliné. Au contraste entre le panorama de cette chaîne de signes dessinée par la nature qui s'étend comme une ligne pure, vierge, flottante et ce portrait qui ne tremble pas comme chez Jacques Perron et dont la fixité est aspirée par la source lumineuse, se ramifient et se condensent effets atmosphériques, rides charnelles et porosité de la pierre, dans une dimension symbolique qui rappelle l'esthétique romantique délivrée par Beaudelaire dans ses écrits: «Le romantisme est une grâce, céleste ou infernale, à qui nous devons des stigmates éternels». Si l'objet d'art ici se fait le réceptacle de l'essence des choses éclairant le mandat ontologique de l'artiste, Eugénie Shinkle amorce une réflexion sur le fractionnement

du réel en répétant le fragment, en multipliant le détail d'une paroi rocheuse.

Une panneau mural que l'œil décrypte en autant d'informations sérielles, une somme d'archives sur la nature, sortes de faux miroirs que la couleur et le cadrage viennent problématiser en pulvérisant toute synthèse iconique et en travaillant essentiellement sur les modes métonymiques et optiques. Si l'ajustement avec l'implication physique du spectateur se fait lentement ici, alors que chez Aubé, la vision *Haptisch* consacrée, avec toute la saveur que le mot implique, au tactile, au caressant nous pointait directement, Miki Gingras, quant à elle, n'arrive pas à nous surprendre en flagrant délit sensoriel. Pourtant, son processus est intéressant. Pendant cinq jours, circulant dans un lieu abandonné, une prison, sans regarder dans le viseur, ni faire de mise au point, elle a insisté sur le geste d'appuyer sur le déclencheur dans une démarche dont «l'enjeu est la prise photographique en tant que telle et non pas son objet» comme l'écrivent les conservateurs. Le résultat? Des images floues, des objets connotant l'occlusion carcérale, porte avec barreaux, lavabo blanc et froid, escalier, panneau signalétique indiquant la sortie. Une atmosphère qu'il faut palper et ressentir en tournant nous aussi en rond comme des fauves en cage, mais l'expérience, habiter un espace, y faire corps, échoue. Trop de dilatation formelle autour de cette installation qui n'en est pas une?

Loly Darcel arrive, par contre, à interroger les composantes physiques d'Oboro en allant chercher et ramasser dans des cônes de tissus toutes les ressources de la lumière naturelle qui glissent des puits de la galerie. Réflexion sur le passage et la fragilité diurne comme nocturne qu'embrasse cette lumière artificielle que diffusent des lampes de chevet posées sur le sol et dont les abat-jour sont composés de photographies enroulées, intimes car présentant un nombril, de la peau. Si la dualité sexuelle est trop écrasante et évidente ici, les pieds des lampes sont soit bleus, soit roses, la jonction entre les différents éléments de l'installation et l'alternance comme le glissement entre vie et mort, ombre et révélation — chambre noire où l'on développe l'image par exemple — se cristallise simplement dans un moniteur vidéo. La collusion entre la flamme d'une bougie qui confronte son aspect surnaturel et archaïque à la modernité crue du tube cathodique se délite à l'entrée où l'artiste a suspendu des miroirs autour d'une sphère peinte en bleu sur le plancher et où le corps comme le regard pénètre, en rotation, le mot *peut-être*. Morcellement visuel d'un *peut-être* syncopé qui insiste sur le doute et sur notre appréhension du réel qui comme on le sait, est surmédiatisé. Si Loly Darcel reste un peu trop collée au symbolique, Céline Messier nous en offre une polysémie éclairée.

La petite exposition à la galerie Vox ou sont présentées ses œuvres avec celles de Pascale Robert est excellente. Trois photos noir et blanc, trois manières de stimuler la réflexion et d'établir liens formels, sémantiques, métaphoriques et dialo-

giques dans et entre elles. Un cou où s'enroule un boa constrictor tel un boa de plumes, un cou orné d'un collier de perles et d'une cicatrice, deux énigmatiques pattes de lapin. Du gris-gris porte-bonheur pour conjurer le mauvais sort et porter chance, au péché dont le venin s'imprime sur la peau comme une morsure en passant par les coquetteries féminines et leurs fantasmes sous-jacents, se greffe tout un discours sur la représentation de la femme qui ressurgit de la nuit des temps. Déesse nacrée, parangon de vertu, debout dans un coquillage boticellien, perverse Salomé symboliste chez Gustave Moreau parée de bijoux qui obtint la tête de saint Jean-Baptiste pour le prix d'une danse ou Salammbo de Flaubert, taxinomie qui se décline et se fige avec ces pattes de lapin décapité ambiguës car à cheval entre la vie et la taxidermie. Le regard ici est une véritable sphère du désir ou du rejet.

Que reprend Pascale Robert dans une mise en scène dont les us et coutumes sont dictés par la famille. Un portrait de groupe, photo sépia où la mère est entourée de ses enfants dans une pose classique — et faire faire son portrait participe d'un acte symbolique à travers lequel on pouvait obtenir une considération sociale — des rangées de petites cuillères en argent qui courent sur le sol jusqu'à la paume d'une main, cette forme matricielle, vacillent alors dans une projection diapo. Un visage sur un mur et où se fixent, tel un monocyte, une tasse et une soucoupe délicate à la place de l'œil et sur lesquelles on peut lire la définition du terme *conventionnel*. Un manque de naturel et de vérité ici, à l'image d'une époque qui ne voulait pas surseoir aux étiquettes de la bienséance et du savoir-vivre et qui semblent aujourd'hui, fort désuètes mais qui ont, hélas, étranglé parfois les rêves les plus somptueux. Ainsi la famille permet le procès d'identification le plus large, elle peut aussi engloutir, démolir et affaiblir l'individu dans sa propre collectivité. Et à rebours, la photographie telle que le disait Gisèle Freund «est inséparable d'une histoire sociale et politique».

Le redoutable monde des apparences

LE BÉNÉFICE DU DOUTE
Galerie Optica
3981 blv. Saint-Laurent,
esp. 501 et 215
Jusqu'au 13 novembre 1993

MONA HAKIM

Organisée conjointement par la galerie Optica et la galerie d'art du Centre Saint-Vincent d'Herblay en France, *Le bénéfice du doute* regroupe sept artistes québécois et européens sélectionnés par les commissaires Diane Gougeon, Alain Renaudo et Annie Molin-Vasseur. Du Québec, il s'agit des artistes Nicole Jolicoeur, Nell Tenhaaf, Denis Lessard. De la France, Pierre Jean-Serres, Claude Lévêque, et des Pays-Bas, Erwin Driessens et Maria Verstappen (duo). L'exposition actuelle est le premier de deux volets consacrés aux échanges entre les deux galeries, pour ensuite voyager en France et en Hollande. Suite aux choix des œuvres, le très beau titre de l'exposition s'est imposé de source. Et à raison. Chacune d'elles sème la confusion, cultive les équivoques, défie nos propres convictions. Quoique formellement distinctes, elles soulèvent toutes l'apport de l'illusion dans ce qui nous paraît si conforme. Une longue citation de Jean Baudrillard transcrite sur un des murs d'entrée de la galerie pointe le monde redoutable des apparences et donne le ton à l'exposition.

Si la photographie et l'installation prédominent, la représentation du corps tient par ailleurs une place de choix dans les images photographiques des trois québécois (hasard ou signe des temps?). Corps de femme chez Nicole Jolicoeur et Nell Tenhaaf, corps d'homme chez Denis Lessard, chacun d'eux questionnant, d'une certaine façon, l'hégémonie de leur propre sexe. Avec son *Mur d'hommes*, Denis Lessard y va d'un propos caustique sur la représentation du «mâle» à travers les siècles pratiquant ainsi (c'est là tout l'intérêt) une véritable sémiologie de l'image. Écrivains, peintres, mannequins, vedettes de cinéma, joueurs de hockey tirés de magazines ou de cartes postales confectionnent une mosaïque d'anatomies viriles et archi-stéréotypées. L'homme sauvage de l'affiche Marlboro (dans Marlboro il y a le mot mal pour mâle) fait face ici à Madonna, images-simulacres, codées à l'extrême, de la culture américaine. Lessard ponctue ses portraits de citations d'auteurs célèbres, dont entre autres Montaigne, et couronne le tout en y apposant pot de fleurs et ananas en guise de nature morte. Son humour noir est savoureux.



SOURCE GALERIE OPTICA

Transfert et broderie montée sur châssis, de Pierre-Jean Serres

Pour sa part, Nell Tenhaaf a inséré dans un long et étroit boîtier lumineux une photographie d'un corps nu féminin allongé. Image trouble d'un corps biologique, ici disséqué en quatre fragments, entaché de diabolins (figures du désordre) et en quelque sorte momifié dans sa boîte-sarcophage. À l'instar de Lessard, le travail de Tenhaaf met l'accent sur la vanité des corps et les dualités sexuelles.

Plus étrange et convulsif, le corps de la femme chez Nicole Jolicoeur se dépouille de son esprit, fuit son enveloppe, transcende le matériel. *Délires* poursuit les intrusions de l'artiste dans le monde hystérique du docteur Charcot et de ses sujets féminins sous hypnose. Ici, derrière un vapoureux tissu noué, surgissent à peine les jambes d'une femme en état de lévitation. Véritable théâtre des émotions que cette œuvre de Jolicoeur, qui voile plus qu'elle ne dévoile et qui ne saurait mieux démontrer à quel point le corps matériel peut si bien nous échapper. Résultat prémédité ou pas, cette trilogie d'artistes brille par l'apparition exemplaire de liens dialogiques entre les œuvres.

Côté de trop près les photographies «corporelles» de Lessard et de Tenhaaf, le travail plus cartésien des hollandais Erwin Driessens et Maria Verstappen semble faire bande à part. La mise sous verre à la manière muséale de 69 menus objets chromés, semblables à de petites pièces de collection, peut à première vue nous laisser perplexes. Il s'agit en fait d'une variété de morphologies possibles recréées par ordinateur à partir de quatre objets du quotidien. Formes méconues, ambivalentes, que notre œil tentera de concilier coûte que coûte. À force de les observer, ces objets durs nous apparaissent soudain mous et malléables. L'exercice en vaut la peine. Par son

caractère ludique, l'œuvre de ce duo d'artistes aurait sûrement gagné à rejoindre celles des Claude Lévêque et Pierre-Jean Serres, toutes deux rattachées au monde de l'enfance. Deux artistes logés au second étage de l'édifice et qui méritent absolument le déplacement. Soyez vigilants car les indications sur cette annexe sont fâcheusement discrètes.

Dans l'espace principal du local, tessons de bière, vitre cassée, banderoles et autres bricoles de fiesta gisent au sol ou pendent ici et là dans un désordre mémorable. S'agit-il d'une fête réussie ou d'une soirée qui aurait mal tourné? Claude Lévêque n'y va pas de mains mortes, nous laissant totalement pantois et désorienté devant les excès et rituels de l'être humain. Dans sa démarche coutumière, l'artiste excelle dans les ambiguïtés entre jeux d'enfants et angoisses et drames d'adultes. Une frontière très mince les sépare.

Pierre-Jean Serres est certainement la découverte de cette exposition avec ses broderies, ses transferts d'images tirées de contes de fée ou de bandes dessinées et ses scintillantes boules roses de polystyrène en forme de météorites. C'est très pop, avec en prime une bonne dose de féerie et de dérision. En se servant de la culture populaire, Serres détourné le sens de l'œuvre d'art «officielle» pour en faire un objet clinquant, divertissant et magique. Son procédé, qui emprunte à la fois au kitsch et à l'image médiévale, est tout à fait distinctif et marginal. Curieusement la galerie ne possède aucune documentation sur cet artiste français, décédé prématurément peu de temps avant l'exposition. Dommage, voilà un artiste qui mérite qu'on s'y attarde plus en profondeur.

Si le second volet de cette exposition s'avère aussi réussi que celui-ci, alors vivement son arrivée.

ACCROCHÉ

LE BÉNÉFICE DU DOUTE
Une exposition en deux volets en collaboration avec la Galerie d'art contemporain du Centre St-Vincent d'Herblay, en France.
Optica. Jusqu'au 13 novembre.

HOMMAGE À LÉON BELLEFLEUR
Rythmes et couleurs, une rétrospective du grand peintre qui s'étend de 1923 à 1993.
Centre d'art Morency.
Jusqu'au 14 novembre.

DESSINS
Moshe Kupferman et Jacob El Hanani: deux artistes israéliens de réputation internationale.
Centre Saidye Bronfman.
Jusqu'au 24 novembre.

FRONTIÈRES
Les œuvres qui débordent de leur cadre. Vallée, Desmeules et Lefebvre, trois démarches qui se recoupent.
Galerie Verticale.
Jusqu'au 21 novembre.

DAGENAIS, GRANOVSKY
L'une travaille la fonction poétique de la sculpture; l'autre ses aspects physiques et réflexifs.

Centre Occurrence.
Jusqu'au 28 novembre.

UN SIÈCLE DE CENDRES
Des installations de Paul-Émile Sautier dans une atmosphère.
Galerie de l'UQAM.
Jusqu'au 6 novembre.

JEUNE PHOTOGRAPHIE
Une exposition d'un artiste à remarquer: Jean-Pierre Aubé.
Galerie Dazibao.
Jusqu'au 14 novembre.

LOLY DARCEL
Une artiste qui sait composer avec un lieu et réfléchir sur la lumière.

Galerie Oboro.
Jusqu'au 14 novembre.

ALBERT DUMOUCHEL: UNE NATURE
Une magnifique rétrospective de notre maître graveur.
Galerie Simon Blais.
Jusqu'au 13 novembre.

JUGES ET VERDICT
N'ayez pas peur des personnages frustes de Laurence Cardinal.
Galerie Lacerte Palardy & associés.
Jusqu'au 3 novembre.

Marie-Michèle Cron
Mona Hakim

RENCONTRE AVEC LÉON BELLEFLEUR

LE DIMANCHE 7 NOVEMBRE, DE 15 H À 17 H

En raison de l'accueil enthousiaste réservé à l'exposition-rétrospective consacrée à Léon Bellefleur, le Centre vous invite à venir rencontrer l'artiste.

De plus, l'exposition sera prolongée jusqu'au 14 novembre inclusivement.

Heures d'ouverture

Dimanche, de 11 h à 17 h
Mardi et mercredi, de 10 h à 18 h
Jeudi et vendredi, de 10 h à 20 h
Samedi, de 10 h à 17 h
Fermé le lundi

2180, rue de la Montagne
Montréal H3G 1Z7
(514) 845-6442

MORENCY
CENTRE D'ART
DEPUIS 1906

LYMAN

ET SES COMPTemporAINS
du 6 au 27 NOVEMBRE

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke Ouest
Mar.-ven., de 10h à 17h30

845-7833 / 845-7471
sam. 10h à 17h

atelier

5190, Saint-Laurent

276-2872

Encadrement professionnel
Plus de 40 ans d'expérience
Posters, laminages, cartes